

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

LE NOUVEAU MINISTÈRE ISMAIL SÉDKY PACHA



Le nouveau ministère photographié à sa sortie du Palais de Koubbeh. On reconnaît, de gauche à droite, au premier plan: LL.EE. Hefni Mahmoud pacha, ministre des Communications; Ibrahim Dessouki Abaza pacha, ministre des Wakfs; Abdel Kawi Ahmed pacha, ministre des Travaux Publics; Ahmed Loutfi El Sayed pacha, ministre d'Etat, chargé du Ministère des Affaires Etrangères; Ismail Sedky pacha, Président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Finances; Mohamed Abdel Guelil Abou Samra pacha, ministre des Affaires Sociales; Hussein Enan pacha, ministre de l'Agriculture. Au second plan: Iewa Ahmed Attiya pacha, ministre de la Défense Nationale; Dr. Soliman Azmi pacha, ministre de l'Hygiène; Saba Habachi bey, ministre du Commerce et de l'Industrie, ainsi que de l'Approvisionnement; Mohamed Kamel Moursi pacha, ministre de la Justice; Mohamed Hassan El Achmaoui pacha, ministre de l'Instruction Publique.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

Ahmed Rassim, Maurienne, Carlo Suarès, Colette Nevyne, Yanna Vera, M. C. Boulad, Iris Conlay, Amalia Nicolaidis, A. Khédry, Fouad Abou Khater, F. Talva, L. Ovide, Michel Manoli, H. Soulon, J. Ascar-Nahas, Etienne Meriel, A. J. Patry, Costis Palamas, F. Leprette, Arsène Yergath, St. Stavrinou, Eloy Trouvère, Charles Zahar, Auditus, E. Psara, Roger Barbe, Hebdomas, Orion, Sem. A.L. etc.



**CONSTANTE
FIDÈLE
et SURE**



**P.T.
3.5 net**

**EXCELSIOR
GIANACLIS**

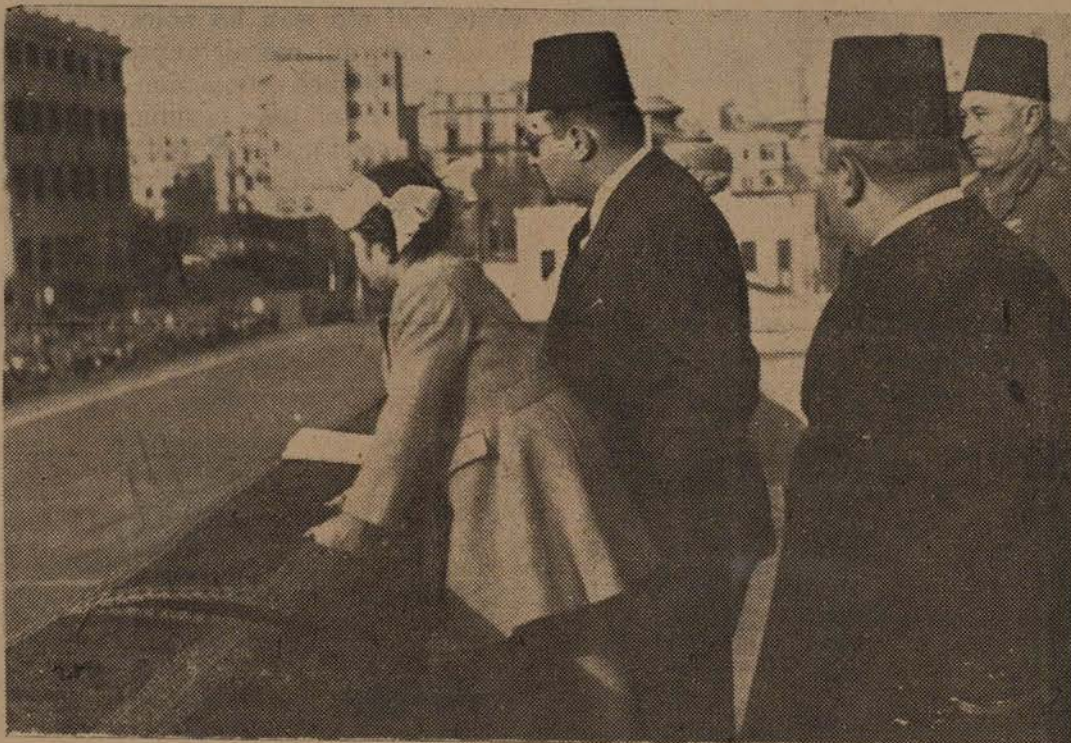
la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

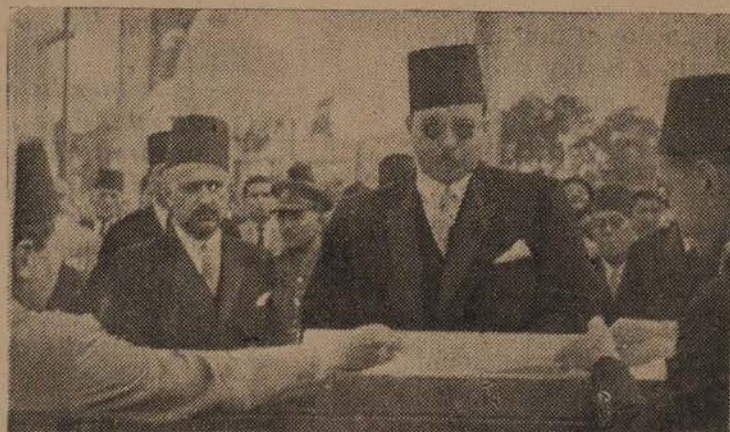
DIX ANS DE RÈGNE



S.M. le Roi Farouk Ier, photographié sur le balcon du Palais d'Abdine, avec S.A.R. la Princesse Ferial, tandis que la foule les acclame avec grand enthousiasme en d'interminables ovations.

LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DE LA CITÉ UNIVERSITAIRE

La célébration de l'anniversaire de S.M. le Roi a été marquée au Caire, par la remise à l'Auguste Souverain des Flambeaux de l'Armée, de l'Université, de l'École de Police et du Flambeau de l'amitié libanaise apporté de Beyrouth par une délégation de jeunes Libanais qui remit également au Souverain, en présence de S.E. le cheikh Sami El Khoury, ministre du Liban en Egypte, un message du Président de la République.



A l'occasion du 10ème anniversaire de son Règne S.M. le Roi a daigné poser le 12 Février la première pierre de la Cité Universitaire qui sera édiflée à Guizeh sur Son initiative. On voit, ci-contre, l'Auguste Souverain ayant à Ses côtés, au cours de la cérémonie, S.E. Elhami Hussein pacha, président du Conseil Supérieur de la Cité. Les étudiants acclament le Souverain avec grand enthousiasme

Burin

S. E. ISMAIL SEDKY PACHA



S.E. Ismail Sedky Pacha
Président du Conseil

Si Clémenceau mérita le surnom de «Tigre», Ismail Sedky pacha mérite bien celui de «Lion». N'est-il pas ce lutteur intrépide que rien n'impressionne; qui, d'un air goguenard, regarde de haut événements, êtres et choses; et qui, d'un adroit tour de main, dénoue les situations les plus enchevêtrées? La force alliée à l'adresse! N'est-ce pas un incomparable atout? Ce n'est pas tant à cause de son prénom qu'il est devenu «Aboul Sebâa», qu'à cause précisément de sa force et de son adresse. Il n'a pas son pareil à savoir déchirer d'un coup de griffe agile... ce que bon lui semble.

Il y a seize ans, nous disions dans ces mêmes colonnes que Sedky pacha accédait au pouvoir dans des circonstances très peu enviables. Sont-elles plus enviables aujourd'hui? Et, ajoutions-nous, un homme enfin se lève pour faire front à un monde désaxé, à un monde en délire? Mais Sedky pacha possède cet autre puissant atout d'être un lutteur que le succès a toujours porté sur ses ailes.

Il y a seize ans, nous disions aussi que le hasard nous ayant réunis avec des hommes politiques, un wafdiste notoire se plut à reconnaître :

«Si notre patriotisme était sincère et non de parade, nous eussions tendu la main à Sedky pacha et fait l'union sacrée sous sa bannière, pour rendre sa tâche aisée et lui permettre de sortir le pays, sans grand dommage, de toutes ces crises qui se succèdent et qui risquent de nous entraîner dans l'abîme. Nous devrions prendre exemple sur les anglais qui ont mis de côté leurs discussions pour sauver la patrie en danger».

N'est-il pas remarquable qu'à seize ans d'intervalle, les mêmes mots s'adaptent aussi parfaitement aux mêmes choses? Et pourquoi sinon, comme nous le disions alors, parce qu'ils sont dictés par un sentiment d'absolue sincérité, l'auteur de ces lignes n'a-

yant jamais approché Sedky pacha ni de près ni de loin, et ne devant rien à personne?

Comme Sedky pacha a su jadis conduire le navire avec adresse et sagacité, il est hors de doute qu'il le conduira aussi bien aujourd'hui, en dépit des crises mondiales qui se succèdent et qui risquent d'emporter la civilisation.

Quoique l'on dise, Sedky pacha reste un des pionniers de l'indépendance, en tous cas un des plus clairvoyants. N'était-il pas un des quatre Grands qui furent exilés à Malte pour avoir osé réclamer l'indépendance et mener le mouvement national? N'était-il pas l'âme du premier Wafd, son intelligence agissante, qui rédigeait les notes aux représentants des Puissances, qui menait auprès des cercles politiques et journalistiques cette action savante, incessante qui sut gagner à son pays la sympathie de l'opinion mondiale! Et voici que le Destin l'appelle à la barre, lui, le vieux vétéran, le dernier survivant des quatre Grands, pour qu'il achève l'oeuvre commencé il y a un quart de siècle.

Veuille la Fortune lui sourire toujours et répondre à l'attente du pays et de son éclairé Souverain.

F.



Pour elle

ATTENTE

*Une douce chaleur
dans mon coeur
lentement s'irise:
mille couleurs
font de l'instant miraculeux
un bonheur éblouissant
où ma ferveur s'aiguise.*

*Le tumulte sourd
de mon âme amoureuse
voudrait libérer
ce désir immense
qui me tient enchaîné.
Mais comment exprimer
tant d'espoirs cristallisés
dans ce silence ardent
où tressaille ma nudité?*

.. Ah, vienne le baiser!

A. KHÉDRY

“ELLE FUT TRÈS GRANDE, LA COMPAGNE DE SAAD”

«Vers la demeure éternelle, ô compagne de Saad». C'est ainsi que priait le peuple accompagnant la dépouille mortelle de Safia Hanem, Madame Saad Zagloul, «Mère des Egyptiens».

L'exubérance de l'Orient est spéciale; il faut beaucoup aimer l'Orient pour la comprendre. Elle est expressive, et parfois plus expressive que de très beaux discours. En des phrases lapidaires comme celle-là, une invocation sortie spontanément d'une exubérance orientale, évoque toute une Histoire, et une longue Histoire; celle du peuple égyptien et de sa lutte vers l'indépendance.

«Compagne de Saad!» Le Saad, le leader et l'homme d'Etat. Le leader. La synthèse la plus complète des vertus morales d'un Chef se présente immédiatement, quand nous disons: le leader Saad. Le leader et l'homme d'Etat aussi. Dans sa doctrine et dans sa vie, sans mesurer le prix d'aucune difficulté, Saad a tracé par la force de son âme et de son cœur, et de son exemple, la seule route à suivre pour mener à l'indépendance.

La seule route à suivre: le désintéressement sans réserve aucune, depuis l'abnégation quotidienne, jusqu'à l'exil. Le courage que d'autres auraient appelé l'audace, la témérité tant ce courage fut grand, magnifique, et il le fallait, vu la taille de l'adversaire.

Evoquer la figure de Saad, c'est retrouver trait pour trait celle que l'Egypte entière accompagnait hier, en lui donnant l'hommage le plus beau, le plus vrai, «compagne de Saad».

L'hommage le plus beau s'étend à toutes les sphères de la population égyptienne, et voit son couronnement par le souverain.

Le roi d'Egypte a fixé la place de Safia Hanem, dans le protocole, immédiatement après les princesses. Et c'est à Safia Hanem seule qu'il adressait des messages, pourtant officiels, sans passer par le Grand Chambellan. Sa Majesté le Roi sait écarter le protocole quand Il veut exprimer son estime, son admiration, son affection pour celle qui fut un symbole, une tradition vivante de fierté nationale.

Aux funérailles de Safia Hanem, Sa Majesté s'est fait représenter par le Grand Chambellan; et cette représentation n'est pas donnée pour une notabilité courante, il faut que l'on soit très grand, d'autant plus le protocole ne prévoit pas la représentation du roi aux funérailles d'une femme.

Très grande, Safia Hanem, le fut dès l'instant où Saad Zagloul avait fixé son chemin de combat: «Je vais rentrer dans une lutte très sérieuse, dit-il, et les risques les plus graves sont devant moi».

«Et moi, je serai près de toi, dit Safia Hanem, je partagerai la lutte et ses risques, comme toi».

Elle avait donc décidé le même combat que le leader. Au départ de Saad pour l'exil, elle déclarera: Je demeurerai au pays à sa place».

Le mouvement national fut nettement alors dirigé par elle. Ceux que l'exil n'avait pas enlevé au pays, continuaient le travail de Saad, sous l'égide, et la direction effective de sa compagne. Elle était restée «à sa place» pour garder le flambeau, et le porter elle-même, car cette Dame, cette très grande Dame, très noblement née, et fille de Premier ministre, n'a pas hésité à descendre dans la rue, dirigeant elle-même les mouvements de la foule. Elle avait jugé, que se dégager de certaines traditions sociales, qui veulent la femme au foyer, ce n'était pas pour cela, se désister de la dignité de son rang, puisque Safia Hanem, descendait dans la rue pour brandir le drapeau national, et prendre la tête des manifestants qui comprenaient toutes les couches de la population. Elle conduisait donc la nation égyptienne, en l'absence de son époux en exil.

C'est pourquoi un communiqué officiel du Conseil des Ministres annonçait solennellement à la nation égyptienne, le décès de la «Mère des Egyptiens, Safia Hanem Zagloul, la compagne de Saad, la compagne de sa vie, et de sa lutte nationale». Reconnaissance et hommage officiel; son caractère officiel ne saurait nous faire perdre de vue le sens émouvant de ces termes: le Conseil des Ministres qui reconnaît à l'épouse, une place identique à celle du leader immortel! sa compagne dans la lutte!

Nous relevons également dans le communiqué du parti saadiste des termes qui sont la plus belle oraison funèbre: «Elle a porté sur ses épaules les charges les plus lourdes de la lutte nationale, et certaines de ses charges, des hommes seulement arrivent à les porter».

Voilà les témoignages des milieux les plus qualifiés, des milieux égyptiens! le Souverain, et son Conseil des Ministres, et les partis constitués, — mais l'Angleterre, qui fut l'adversaire?... — Son témoignage est encore plus saisissant.

Hier, un grand journal anglais disait: «Safia Hanem, la mère des égyptiens, était une très grande dame. Nous regrettons qu'elle ne fut pas née, homme; elle aurait été un leader exemplaire pour l'Egypte. Elle s'est montrée à la taille des grands chefs politiques, en ignorant toutes les mesquineries de la politique. L'Egypte, et l'Egypte seule avait son souci, et son souci premier. A l'intégrité, à la dignité de l'Egypte elle a absolument tout sacrifié. Sa ténacité et son courage sont au-delà de l'expression».

Rappelons un fait qui dit ce courage et cette ténacité: «Lors de l'exil de Saad, à Malte, Safia Hanem avait adressé une note au Haut-Commissaire britannique lui demandant d'exempter de la censure, ses lettres à son mari».

Puis, se ravisant, elle avait pensé que devoir une faveur, au représentant de l'Angleterre n'était pas compatible avec la dignité de sa lutte et de celle de son époux. Elle voulut donc avant de recevoir la réponse, annuler par téléphone cette note. Elle appela le Haut-Commissaire, il n'était pas encore rentré de sa partie de golf. Elle voulait parler à son interim; une voix lui demanda à l'autre bout du fil: «Qu'y a-t-il à votre service Madame Zagloul pacha? Dites à votre maître, lui dit-elle, en langue française, que je retire ma note de ce matin. Je ne veux devoir, aucune faveur, au Haut-Commissaire ou à son Gouvernement; mais je veux qu'il sache que j'ai concentré toute ma pensée, et toute ma force physique et morale pour la lutte contre l'Angleterre, jusqu'à ce qu'elle reconnaisse l'indépendance de l'Egypte. Et si de cette décision devaient d'épendre la mort de mon époux et la mienne, qu'il en soit ainsi, pour que nos compatriotes, après nous, puissent vivre libres».

Voilà la compagne de Saad. Depuis le traité de 1936, elle s'est retirée d'une activité politique effective, mais elle a continué à utiliser sa haute autorité morale pour rappeler l'intransigeance de la figure de Saad. Son autorité morale, elle la dispensait discrètement, mais le pays en vivait, certes.

«Les peuples très nombreux regretteront avec l'Egypte, celle qui fut un symbole et un exemple vivants et profondément respectés». C'est une partie du message du Ministre des Etats-Unis d'Amérique en Egypte, au Premier Ministre.

Le peuple égyptien et son roi lui ont fait en leur cœur une place unique.

Les hôtes étrangers de l'Egypte l'appréciaient à sa juste valeur, car elle fut grande, «la Mère des Egyptiens».

DE LA CESSION DES INSTALLATIONS FAITES PAR LES ALLIÉS EN ÉGYPTÉ PENDANT LA GUERRE

Depuis quelque temps il n'est question dans les journaux que de la cession par les alliés au Gouvernement Egyptien des installations qu'ils ont faites pendant la guerre sur son territoire.

Il importe de se demander si cette cession doit être effectuée gratuitement ou par voie d'acquisition? Le sujet est de la plus grande importance car il implique le point de savoir si l'aide que l'Égypte a donnée aux Alliés doit lui être onéreuse ou non.

Remarquez qu'il ne s'agit pas là d'une simple affaire de gros sous ni de sentimentalité mais d'un droit légitime dont l'Égypte est parfaitement justifiée à se prévaloir.

Il ne saurait non plus être question d'une prétention des alliés au maintien indéfini de ces installations à leur profit, la guerre est terminée et leur utilité pour eux à cet égard n'a plus sa raison d'être.

Quand l'Angleterre a conclu son alliance avec l'Égypte, je ne pense pas qu'elle ait eu l'idée de se servir de ce pays, comme d'un tremplin en cas de conflit, sans lui accorder un dédommagement adéquat.

L'Égypte était libre d'entrer en guerre ou non, dans cette dernière alternative sa collaboration se limitait à prêter son territoire au trafic ou aux nécessités militaires. Bien que non belligérante jusqu'à ces derniers temps, elle a rempli plus que fidèlement ses engagements, en exposant son pays aux attaques ennemies, du fait de l'affichage de ses amitiés et de sa neutralité douteuse.

Dès routes, des casernes, des aérodromes ont été construits, des ateliers et un outillage aménagés aux frais des uns et des autres, mais sur des terrains et avec souvent un matériel du pays; des ouvriers et des techniciens égyptiens par centaines de milliers ont contribué à leur édification, rémunérés sans doute, mais libérant d'autant la main d'oeuvre alliée, qui pouvait renforcer ainsi ses effectifs dans d'autres champs d'activité.

Et qu'on ne vienne pas prétendre que toute cette aide a eu pour effet de profiter au développement du pays et qu'elle l'a considérablement enrichi. En apparence peut être, mais en fait, cette prospérité, si elle est avérée, n'aura été qu'éphémère et factice.

Déjà le Gouvernement se préoccupe avec angoisse du sort du nombre inquiétant des artisans qui risquent d'être sur le pavé, sans son assistance. C'est pour lui une lourde charge que de satisfaire aux exigences de ces travailleurs payés hors de proportion et habitués à toutes sortes de commodités. Il aura à se soucier avec non moins d'anxiété de l'inquiétude des ouvriers, qui en dehors des armées n'ont pas été favorisés au même degré et que la concurrence inévitable de leurs compagnons revenus à leurs côtés, va gravement léser.

Les voies de communication entre les diverses régions du pays, les pavages des principales villes malgré leurs fréquentes et coûteuses réparations, ont été tellement abîmés, qu'il va falloir les refaire en entier, ce qui constituera un nouveau poids pour le Gouvernement et les Municipalités. Et que dire du matériel des chemins de fer fatigué par les lourds transports militaires de toutes sortes? Les ports qui ont subi des dégâts devront être réparés. Des indemnités payées aux sinistrés. Tout cela et bien d'autres choses que j'oublie reviendra très cher aux prix actuels.

Soutenir que la présence des alliés a sauvé l'Égypte et que cela compte est indubitablement vrai, mais il en est qui pourraient penser, sans doute à tort, que si l'Égypte était restée strictement neutre, elle aurait pu elle aussi éviter dans une certaine mesure les

calamités dont elle a souffert, comme cela a été le cas pour la Turquie, la Suède, le Portugal, la Suisse, l'Éire et l'Espagne.

Non, l'Égypte a préféré les subir en se mettant du côté des défenseurs du droit et de la liberté, et elle a eu raison. Mais de là à prétendre qu'elle en a été récompensée en s'enrichissant, il y a loin!

Je viens d'indiquer ce que son assistance va plutôt lui coûter. Mais ce n'est pas tout, car s'il est vrai que quelques intermédiaires ont pu en tirer profit, la masse de la population ne pourra en définitive qu'en souffrir.

Le séjour des innombrables armées qui ont passé par le pays, l'a forcément épuisé, l'Égypte ayant nécessairement dû contribuer à leur approvisionnement, à leur équipement ainsi qu'à leur habitation, malgré l'apport individuel de chacune d'elles. Comme conséquence, la vie chère, les indemnités, la crise du logement, la misère du fellah, les maladies, le manque de produits et de matières premières, dont le stock s'est volatilisé en un clin d'oeil, l'arrêt ou l'ajournement de travaux importants qui aujourd'hui seraient terminés. La valeur de l'or a considérablement haussé et la livre a baissé.

J'imagine le préjudice qui s'ensuivra quand cette prospérité illusoire que soutenait la présence des armées s'épuisera peu à peu au fur et à mesure de leur départ complet.

Les nombreuses industries créées pour ces besoins provisoires se ruineront, si elles n'ont pas pris leurs précautions; les négociants, les détaillants, qui se sont procuré des marchandises au prix fort, les gagne-petit s'en ressentiront désavantageusement.

Comment sortira le Gouvernement de cette impasse, lui qui tablait sur ce semblant d'opulence, a cru pouvoir lever ou majorer des taxes et des impôts qui ne rendront plus, alors qu'il lui faudra au contraire entamer lourdement ses réserves pour soulager la population.

Il ne pourra même plus, à moins de continuelles augmentations, compter sur le produit, déjà si dange-reusement élevé, des importations et des exportations, qui lui aussi diminuera, chaque nation songeant d'abord à soi.

Et ce pays réputé riche, mais qui a encore tant besoin de l'étranger, se trouvera pour ainsi dire sans ressources, en attendant que les affaires reprennent dans le monde entier.

En monnayant toutes ces dépenses et toutes ces prestations, y compris le loyer des terrains et des locaux empruntés pendant de si nombreuses années, ainsi que les taxes et les impôts non perçus sur les effets et les denrées destinés aux armées, en un mot sur le prêt de l'Égypte entière aux besoins des alliés, on arrive à un montant appréciable, qui dépasse et de beaucoup les sommes que ces derniers y ont laissées et qui lui ont procuré cet illusoire bien être tant vanté.

Je suis persuadé que les Grandes Nations, qui ont d'autres moyens que nous, se prêteront volontiers, eu égard à l'assistance précieuse que l'Égypte leur a donnée, à s'entendre avec elle pour lui en tenir compte et pour arriver à un arrangement substantiel de tous ses débours.

En attendant, je ne doute pas qu'elles ne consentent à abandonner gratuitement à l'Égypte toutes les installations et les outillages qu'ils y ont aménagés, en déduction des sommes bien supérieures qu'elle aurait à recevoir d'elles du chef de son importante et efficace collaboration.

Bonnes feuilles

CARLO SUARÈS — Jeune Neptune

*Le Coeur du Monde est là. Je ne l'interroge pas,
mais en moi j'écoute et voici ce qu'il chante :*

*« Ami,
Dieu existe et il n'existe pas.
Je suis au-delà des rêves de Dieu.*

*La vie ni la mort ne sont désirables,
ou indésirables.
Moi seul tu dois désirer.*

*La vie et la mort existent,
et elles n'existent pas.
Je suis au-delà de la vie et de la mort.*

*L'âme n'est ni mortelle ni immortelle,
mais elle est mortelle et immortelle.
Je suis au-delà de l'âme.*

*L'espace n'est ni fini ni infini,
mais il est fini et infini.
Je suis au-delà de l'espace.*

*Le nombre des étoiles n'est ni limité ni illimité,
mais il est limité et illimité.
Je suis au-delà du nombre des étoiles.*

*La Justice et l'Injustice,
le libre arbitre et la prédestination,
le Bien et le Mal, et le Créateur et la Créature et
toutes les choses, ami, existent et n'existent pas : je
suis au-delà de toutes les choses.*

*Car je suis l'Esprit de Vérité que le monde re-
cevra parce qu'il le verra et qu'il le connaîtra. Et je
demeurerai toujours avec lui et je serai en lui.*

— *Esprit de Vérité, comment puis-je te recevoir
parce que je t'aurai vu et que je t'aurai reconnu, afin
que tu demeures toujours avec moi et que tu sois en
moi?*

— *« DEVIENS CE QUE TU ES ».*

*Si tu sentais l'unité de la vie pourrais-tu craindre
encore, pourrais-tu désirer? Tu cherches ce que tu
possèdes, tu désires ce que tu as, tu appréhendes ce
qui, toi étant, ne peut exister car participant à la vie
tu es elle.*

*Et la vie ne peut cesser d'exister, pas plus que
la lumière ne peut être obscure. On entourerait le so-
leil de nuages si puissants que les rayons ne les perce-
raient pas, cesserait-il en lui-même d'être glorieux?*

*Tu portes ta connaissance en toi,
sois ta propre connaissance, l'ignorance ne sera plus.*

*Tu portes ta vie en toi,
sois ta propre vie, la mort ne sera plus.*

*Tu portes ta joie en toi,
sois ta propre joie, le désespoir ne sera plus.*

*Tu portes ta lumière en toi,
sois ta propre lumière, les ténèbres ne seront plus.*

CARLO SUARÈS

(Sur un orgue de Barbarie)

POUR UN "OUI" OU UN "NON"

*De retour ensemble
Sur le même chemin
Marchant côte à côte
Tu attendais un mot
J'attendais un sourire.*

*Tu n'as pas souri
je n'osai parler
Lourd était le silence
et l'heure à peine fuyait.*

*Pour nous furent perdus
le ciel, la brise et les oiseaux
Pour nous ils furent perdus
Pour un « oui » ou pour un « non ».*

*Ils furent perdus
sans raison
attendrai-je un sourire
attendras-tu un mot?*

AMALIA NICOLAIDIS

(Trad du Néo-Grec par S.S.)

CROQUIS ATOMIQUES

En Février 1941. Mr. Gabriel Dardaoud alors Rédacteur en Chef du *Progrès Egyptien* m'a envoyé à Suez dix jolies femmes, en portrait bien entendu, et dix hommes qui sont des hommes tout court, c'est-à-dire pas toujours très beaux.

Il me demandait d'employer une de mes soirées de solitude, à les regarder l'un après l'autre et à lui donner sur chacune de ces têtes, une appréciation.

«Que vous inspirent ces visages?»

Et Dardaoud ajoutait :

— Lorsque j'aurai votre réponse et mes photos en retour, je poserai la même question à une femme assez sensible pour avoir une opinion et pouvoir la condenser en quelques mots. Je crois que ce double jugement sur pièce ne manquera pas de saveur... etc.

Ces réponses étaient naturellement destinées aux lecteurs de son journal qui s'intéressent au Cinéma, lecteurs et lectrices qui ont vu jouer ces mêmes acteurs et admiré sans rougir leurs enlacements voluptueux.

Or, la rédaction du journal s'est excusée, quelques jours plus tard, de ne pouvoir publier tout mon texte pour ne point faire «rougir» certaines lectrices...

Non ! Mais sans blague ! De qui Dardaoud se moquait-il.. de ses lectrices ou de moi ?

Photos :

1. Lamarr

Triste comme une pierre blanche. Ses yeux expriment la douleur des rêves brisés. Mais ses sourcils semblables à des ailes, laissent deviner que le démon qui sommeille en elle va bientôt reprendre son essor. Et puis, au fond, qu'importe : l'enfer de son amour doit être préférable au Paradis de Dieu.

2. Myrna Loy.

Devant cette femme j'éprouve toujours ce plaisir un peu mélancolique qu'on a, dans un train, en voyant les colombes passer. Sa bouche doit être savoureuse. Je voudrais avoir mal aux dents pour oublier qu'il existe sur terre des fleurs aussi tentantes.

3. Bette Davis.

Regard lourd... (obtenu en trempant les yeux dans de la confiture de groseilles).

Voit-elle deux jeunes chiens qui jouent au cheval pour prendre ce petit air de vierge constipée ?

4 Joan Crawford.

Des narines qui donnent de la vie à un visage. Et une bouche grave qui regarde et attend.

«Songeant à l'étalon, elle s'apprête à hennir».

(Proverbe)

5. Jean Arthur.

Avec cet air doucereux, les oiseaux vont se mettre à chanter.

6 Carole Lombard.

L'embrasser derrière l'oreille dans le petit coin où il fait froid. D'ici je sens l'odeur de ses cheveux

qui m'irrite. Et dire que cet ange de douceur est capable de labourer des ongles le visage de l'homme qui refuse de l'accompagner dans son dancing préféré..

7. Greta Garbo.

Ce nouveau modèle est pourvu d'une tête en composition plastique incassable. Les yeux sont articulés et se ferment lorsqu'on couche la poupée tandis qu'un appareil sonore perfectionné émet un son voluptueux...

8. Alice Faye.

J'ai toujours rêvé de voir une de ces femmes fatales en train de se faire épiler les sourcils dans une chambre dont la porte céderait parce qu'elle aurait oublié de glisser la targette.

Gardent-elles, alors, cet air voluptueux et tendre ou bien s'oublient-elles et mettent-elles parfois leurs doigts, dans leurs nez, comme les gosses ?

9. Madeleine Caroll.

Marquise, avez-vous souvenance de notre dernière rencontre ?

Si la photo de cette femme ne cesse pas de me regarder avec tendresse, je lui crèverai les yeux.

10. Merle Oberon.

On dirait que l'air a condensé sa couleur fruitée sur sa peau. Et mes lèvres rêvent encore du parfum de ses yeux. Elle est venue me voir en songe. Et je suis resté pendant des heures à côté de cette femme sans trouver les dix secondes d'audace nécessaire.

Photos.

1. Gary Cooper.

C'est le type du jeune millionnaire américain : l'homme qui affectionne les enfants de ses maîtresses, aime tendrement ses père et mère, adore le chewing gum, les pipes et les chiens.

2. Don Ameche.

Une fadeur exquise. Une bague à la main droite et une montre bracelet. Mais c'est encore sa cravate que je préfère.

3. Spencer Tracy.

Est une timide sous ses allures d'avale-tout-cru. C'est le poulet qui avale un diamant et qui s'étonne de le retrouver, le lendemain, derrière lui.

4. Clark Gable.

— Grand'mère, pourquoi as-tu acheté de si belles dents ?

— C'est pour pouvoir sourire à ma guise, mon enfant.

Le type devant lequel se pâment toutes les femmes. C'est un maître : il giflé les femmes d'une façon remarquable.

5. *Tyrone Power.*

Heureusement que cet animal est bien loin d'Égypte. Que serais-je devenu si Elle le connaissait?

6. *Nelson Eddy.*

Le visage pommadé du danseur mondain qui sait fredonner des airs tendres à l'oreille de la vieille toupie qui peut lui glisser cent francs.

7. *Cary Grant.*

Une belle figure en peau de « pores ».

8. *Richard Greene.*

Et dire qu'il existe des jeunes filles qui aiment ce genre de chemise.

9. *John Garfield.*

C'est l'homme sur lequel s'étend la main de l'ombre et qui subit docilement son destin.

Il ne regarde rien et il ne pense à rien. Dans son cœur il ne reste aucune illusion.. On n'y trouve même pas un nom joyeux de femme.. Le seul souvenir de son unique passion est une rose en papier sans couleur et sans âme.

10. *James Stewart.*

Songe-t-il à sa bien-aimée ou bien, assis sur un trône, attend-il que ça vienne?

Posséder un oeil de faucon ne l'a pas empêché d'avoir souvent l'air d'un vrai...

Or, après avoir lu, dans *le Progrès Egyptien*, les pages précédentes légèrement épurées par le Comité de lecture du Journal, une adorable camarade qui possède un intérieur de cervelle comique, la cruauté des caricaturistes et la dextérité périlleuse des chirurgiens m'a envoyé quelques croquis atomiques enlevés un soir de réveillon.

« Quel est ce baume mystérieux — m'écrivait-elle alors — qui paralyse votre plume? Il me semble que vous devenez un pauvre peintre mondain. Le Gouverneur Militaire vous a-t-il nommé A.R.P. pour jeunes filles? Ne manquez pas, dans ce cas, de vous munir d'un masque à gaz et d'une bonne pélerine en célophane sinon vous finirez mal; c'est moi qui vous le dit ».

◆ Madame et Mademoiselle X... n'ont pas quitté le buffet où elles ont fait du quatre mains d'une manière émouvante.

Leurs regards passaient sur les gâteaux comme des reflecteurs qui cherchent un navire.

◆ *L.F.* avait l'air d'un vase d'albâtre pur rempli de roses veloutées.

◆ *E.G.* Un beau lévrier avec des mouvements voluptueux au ralenti..

◆ *M.L.* Une aquarelle peinte avec de la vapeur d'eau..

◆ *A.K.* évoquait les Rubens par son abondance de santé et la délicatesse de sa carnation..

◆ *N.R.* Silencieuse comme une mosaïque avec un sourire grave semblable à un pensée que l'automne aurait mûrie..

◆ *D.P.* Lumineuse comme une tomate.. Et des gestes en ondulation permanente..

◆ *M.L.* Un dessin animé en couleur.

◆ *L.C.* La démarche lente et balancée des mannequins. Elle est toujours lointaine. Une nonchalance dans les gestes, une langueur voulue dans la voix. Elle a l'air d'une femme fatale qui aurait pris un dépuratif violent pour son teint..

◆ *M.K.* Un regard qui évoque on ne sait quelle aube, on ne sait quelle lumière intérieure. Elle rappelle ces fleurs demi-closes et fermées sur le point de s'ouvrir..

◆ *S. de D.* C'est une chatte de race qui montre souvent ses griffes. Elle rappelle ces figues de barbarie pleine de difficultés: il faut se piquer avant d'arriver au fruit.

◆ *R.D.* De beaux yeux où la mort sommeille comme dans l'acier luisant et froid des poignards. Les yeux mi-clos elle passe les sandwiches avec des gestes d'un charme mystérieux. Comment ne pas aimer ce type de femme exotique qui assaisonne avec tant de grâce la salade d'artichaut?

◆ *M.N.* Elle ne marche pas; elle danse. Ses jambes semblent tisser une dentelle invisible. Et l'on voudrait avoir mille bras, comme l'ombre des branches d'un grand arbre, pour rendre un hommage digne à chacune des parties de son corps.

◆ *A.L.* a toujours l'air d'être assise sur un primus. Elle donne également l'impression d'une bouteille de soda: celui qui touchera le bouchon recevra un jet des plus effervescents.

◆ *C.K.* Flexible comme la tige élancée d'une rose et aérienne comme un papillon qui rêve au bord de l'eau. Des yeux qui vous poursuivent comme ceux des portraits, comme ces mélodies dont on ne peut se débarrasser quand elles résonnent en nous, certains jours, en sourdine.

◆ *F.D.* Comment s'arrange-t-elle pour mettre ainsi sa taille dans une alliance? Elle flotte dans ses robes de tulle comme un élégant chalumeau dans un étui du fin papier.

◆ *M.P.* Des mains douces comme des fleurs dont on trouverait l'odeur plaisante. L'échancrure de son corsage et sa façon de sortir légèrement la langue lorsqu'elle fume trouble plus qu'une cuisse découverte au soleil.

◆ *Mademoiselle X.* Un visage à peindre mais par un peintre en bâtiment; un artiste ordinaire n'y arriverait pas. Quand on a une tête pareille, on la couvre avec un short.

◆ *M.S.* Les boucles aériennes de ses cheveux dorés: On croirait voir les notes d'une musique céleste qui vibrent dans les rayons d'un soleil hâlé.

◆ *M.C.* Une belle locomotive qui fume, crache et pisse sur les voyageurs sans le faire exprès..

Mais un coeur d'une fraîcheur étourdissante pareil à l'aube qu'éclaire encore la lune..

◆ C.N. Un profil d'une grâce mouvante dont les plans se rejoignent avec la douceur d'un aveu. La fermeté frissonnante des fleurs qui ne sont pas encore ouvertes. Et des doigts qui jouent de la harpe sur les coeurs.

◆ J.K. Douce comme un livre que l'on dépose chez des amis pour le reprendre plus tard, en rentrant à la maison.

◆ M.L. Un croissant doré qui semble sortir du four. Mais il faut le toucher pour s'apercevoir qu'il est froid.

◆ A.F. Un beau moteur d'avion modèle 45. Avec soupapes et échappement libre.

◆ F.L. Un rire qui ressemble au friselis des tissus légers. Le bonheur réside dans son gosier. On peut également le trouver sur le petit ongle rose de son petit doigt.

◆ A.R. On aime sa petite taille, sa coiffure gratte-ciel et ses robes en cloche : Elle a l'air d'un bel Y majuscule renversé.

◆ E.L. Eblouissante et majestueuse comme un oiseau des tropiques. Ses yeux ont la couleur des fleurs de l'amandier : un vert un peu mauve de ce mauve un peu bleu. Et une bouche qui s'ouvre comme une rose rouge au soleil.

◆ Mlle A. Un profil aérodynamique. Une patriote pur-sang. Elle est atteinte de diarrhée verbale pour avoir avalé un jour une aiguille de gramophone, une de ces belles aiguilles qui font 36 disques.

◆ Madame L. Une bouteille de lait Innoxa. Elle rappelle également ces belles têtes qui ornent les vitrines des coiffeurs. Une peau fraîche... de fromage blanc.

◆ C.C. Douce comme une virgule; elle se fourre partout. Son visage granulé ressemble à un «toasted bun»..

◆ Madame S. Une grande échelle en bois sur laquelle sèche du linge.

◆ A.A. Un tank qui n'écrasa jamais un homme.

◆ L.M. Une voix qui sait caresser l'âme comme le souvenir d'une mélodie.. Une voix rose qui s'insinue dans les veines comme le bruit du vent les soirs de tempête..

◆ Zette. Derrière des verrières en cul de bouteille pétillent des yeux de princesse d'orient dont le regard est pareil à ces vins forts et doux qu'on emporte avec soi pour toujours.

◆ L.C. La seule brune d'Afrique avec des taches de rousseur. Une peau de fleur de serre.. Et des cheveux qui ont emprunté leur couleur aux ténèbres de la nuit.. Elle possède aussi deux dents qui se chauffent au soleil.

◆ M.el.L. Un sourire indulgent. Une tête qui rappelle la Vierge Marie des images saintes. Et pourtant, devant la quiétude que dégage ce visage tendre qui semble écouter le chant bleu des étoiles, j'ai toujours éprouvé le besoin de lui fourrer un long crayon copiatif dans l'oreille et une vieille fourchette tordue dans le nez pour la voir souffrir et grimacer une fois.

◆ N.B. Un coeur en cervelle..

Belle, elle aurait ruiné l'humanité. Mais Dieu a eu pitié des hommes.

◆ Madame X. De plantureuses chairs moites qui rappellent les exquis camemberts un peu faits. Sa peau cuivrée a la couleur des antraxes crevés.

◆ D.P. avait l'air d'une danseuse sur corde.

◆ L.C.d'une doublure pour Betty Boup.

◆ N.J.Directrice d'étage d'un Grand Palace.

◆ N.V.Lift-boy.

◆ A.F.Propagandiste dans l'Armée du Salut.

◆ A.A.Institut de beauté. Traitement orthopédique.

◆ I.A.Héroïne d'un film policier. Extrême Orient.

◆ F.N.Vendeuse de soutiens. Marque «Le Téton Armé».

◆ I.L.Démonstratrice de La Couveuse artificielle.

Et ma tendre camarade m'écrit encore :

— Vous tenez sans doute à savoir aussi ce que je pense de certains hommes. Commençons donc par vous :

◆ A.R. C'est la sérénité dans l'insignifiance. Il poète... à son âge. Élégant comme un oeuf sur son gros bout. Il a l'air intelligent quand il écoute des choses qu'il ne comprend pas. Si seulement un milan pouvait lui porter bonheur... sur la tête pendant qu'il prend ses airs graves de Gouverneur.

◆ Monsieur M. a l'air d'un vieux parapluie pendue au porte-manteau. Sa tête ressemble à une fleur, mais de ces fleurs montées avec du fil de fer dans la gorge.

◆ Monsieur S. ferait un «speaker», distingué : «Les yeux et les oreilles du monde».

◆ Monsieur H.S. Petit et rond comme un pot à moutarde qui monte facilement au nez. C'est un Napoléon de poche : il ne ratera jamais l'occasion de vous exposer son point de vue sur la dernière bataille. Un bon coup de fourchette, là où vous pensez, changerait certainement ses idées sur la guerre.

◆ Monsieur L. a l'air d'un canard qui a raté le train. Il rit comme quelqu'un que le soleil éblouit.

◆ *Monsieur E.* L'homme et les gants. (élégant.. pour les profanes de l'Automobile Club).

Il doit garder, au bain, son chapeau sur la tête et son mouchoir dans la manche de son bournous festonné. On peut compter ses cheveux. Mais je n'ai pas le temps. Il donne des poignées de main avec un talent remarquable.

◆ *Monsieur S.* Le type du garçon d'honneur dans sa funeste perfection. Hautain comme un monocle et luisant comme des bottes bien astiquées. Très poli : quand un camelot lui tend un journal, il salue profondément et passe. A la plage, il a l'air d'un bambou, creux naturellement.

◆ *Monsieur R.* Toujours à la recherche de quelqu'un à renseigner. C'est le type du bavard scientifique dont la voix fraîche comme un ventilateur finit toujours par vous fiche la migraine.

◆ *Monsieur M.* Un géant aux bottes de sept lieues avec un tout petit coeur en platine.

◆ *Monsieur K.* La démarche d'un moineau qui traverse la route à pied. Je le vois gérant un Institut de beauté, donnant des ordres discrètement, au personnel.

— Monsieur désire?.. Vous n'avez pas encore fini cette permanente?.. Merci Madame.. A bientôt.. Je me souviens.. Certainement..

◆ *Monsieur B.* Une bonne fourchette. Devant le bar, il travaille des deux mains comme un chef d'orchestre.

◆ *A.S.* Il porte son ventre comme un instrument à vent. On n'ose pas se porter mal près de lui. Il est brûlant et rond comme une bonne théière.

◆ *M.S.* Il a l'air d'une estampe japonaise. Un sourire indéfinissable et des mains cachées. Est-ce un grand sensuel ou bien est-ce un refoulé?

◆ *W.H.* Un regard qui sait déshabiller les femmes les plus amidonnées. Et n'était sa dignité d'horloge, il aurait été quelque chose dans la vie de toutes celles qu'il rencontre..

◆ *A.M.* Propriétaire... Magasin Pompes Funèbres.

◆ *M.F.* Il a l'air d'un bouchon sur deux allumettes.

◆ *G.R.* ... Professeur de flûte.

◆ *G.P.* ... Tailleur pour dames.

◆ *R.S.* ... Agent Max-Factor.

◆ *E.C.* ... Placier : Articles de ménage.

◆ *J.M.* ... Suisse d'église.

◆ *E.A.* ... Des dents plus hardies que celles des nègres et de bons yeux généreux qui s'ouvrent comme des portes cochères.

◆ *Monsieur L.* Le type du pharmacien bonasse qui raconte des histoires grivoises aux vieilles filles. Il aime sentir l'écurie pour faire croire qu'il joue aux courses.

ARMED RASSIM

USURE...

à Julien Benda !

*Mon moi dix-neuvième
avec mes longs doigts perlés,
faisant podagre, crème mal tournée, antienne..
Oh ces feuilles et ces feuilles
écrites à même l'éclaboussure des ans,
fissures où je passais et trépassais...*

*Vient le jour où mes doigts s'useront,
restera l'ongle,
et celui-ci cassé...
...s'enflera mon poème, sous une peau étanche!*

*Effluves, clair-obscur, correspondances,
partances intérieures,
minoïes,
tous parvis d'impossibilités.
Jamais la calligraphie,
ou je me noie!*

*Je les rencontre souvent mes doigts d'hier
suintant de Littérature.
O ma poésie à ordures!
Salonnière, édentée, perruque et perruche,
montures et toutes les ures...*

*Demain les O rouleront
sur la pelouse inconnue,
et colleront dessus les I, toutes jeunes filles,
quilles à moustaches, brindilles.*

Demain sera finie la guérille...

*Sur le plateau
tourné par toutes les machines du monde,
nulle poussière
ou goutte d'eau prétentieuse de justice.
Elle se perdrait dans les interstices...*

*L'esprit maquillé
dansera dessus
la polka des renouveaux spirituels.
Tout pour le fini, rien pour le ventre,
d'ailleurs les boyaux seront extirpés!*

*De l'arche sortiront un ou deux barbons
qui deviseront...
La Nymphé à venir sera leur fille
à l'ossature distinguée,
au regard pétrifié,
à la chair imprécise.
Elle naviguera à l'aise dans les ressources de l'oubli.
Ses gestes, des sources taries...*

ELOY TROUVÈRE

MON CAHIER DE L'ANNÉE DERNIÈRE

par Colette Nevyne

Lundi (Baïram)

- ◆ Un peu de musique
Le rayon d'une étoile
Et la voix de l'Aimé.
- ◆ Etre une poupée de sucre
Pour que mon coeur en fête
Fonde entre ses doigts

Mardi

- ◆ Se souviendra-t-il, quand je serai morte, de m'apporter comme offrande des chaussons de danse? Peut-être qu'au ciel j'exécuterai des arabesques sur pointes.
- ◆ Je sais que les anges, sur l'organdi du firmament, broderont au point d'ombre, le passage de mes pas.

Dimanche

- ◆ Carré de nuit: c'est ma fenêtre.
Par delà les nuages, ma pensée le retrouve
Mais nul ne le sait.

Mercredi

Boucles d'oreille neuves

A la fête des étoiles,
j'ai soupiré la note d'un souhait
épris de parures
car dans la pagode de mon rêve
je buvais à longs traits l'espoir
d'éblouir un jour mon aimé
comme par la vision d'une princesse de conte antique.

Je soutenais à peine le vol inapaisé de mes aspirations scintillantes quand le froissement d'une jupe de soie me ramena à terre:
c'était ma chère marraine
ma vraie marraine terrestre qui m'aime comme un tout petit enfant et dont le coeur est un coffret de bijoux inestimables

Sans doute vit-elle sur mon visage
le tourment de mon caprice irréalisé
car elle me demanda de lui révéler les motifs
de ma bouderie...
Alors je lui confiai
une partie de mon secret
et son sourire
doucement complice chassa les dernières
poussières de mon souci.
Son regard
contenait une promesse merveilleuse.

Aux moindres mouvements de tête
ils... se berceront à l'ombre de mes cheveux
Mon visage se couvrira de légendes
car ils auront dérobé aux lacs sacrés
les rêves de leurs temples abandonnés
Et il me semblera piétiner les étoiles
quand vos reflets tièdes
palpiteront dans mes yeux
O mes pendentifs de jade!..

Jeudi

Le vent bruissait dans les stores
comme une mer
et chaque vague
Semblait m'éloigner un peu de lui

Eventail replié
Miroir négligé
Horizon vide.

Absence:
comme un froid qui fait mal.
Même l'azur devient artificiel.

Mais tout s'efface
Plus rien
Et le sol. Et le ciel.

ELIXIRS ET VIEUX CACHEMIRS

(Le cahier retrouvé)

Lundi 25 — *Aube*. Un jour tout neuf se lève, et le vent attentif chasse les nuages de peur de le salir.

Mardi 26 — Attendre avec indifférence exténuée, attendre avec amour n'est pas attendre.

Mercredi 27 — *Idéal*: se dit de quelque chose ou de quelqu'un sur qui l'on se fait des idées.

Jeudi 28 — Il est question à nouveau de A... qui est beaucoup dans ma vie et qui n'y compte guère, car je préfère ceux que la vie réjouit par les joies du coeur et non par les satisfactions matérielles.

Vendredi 29 — Dans la chambre close
Ces pétales d'une rose
Tombent un à un.

(c'est idiot! mais tant mieux)

Samedi 30 — Je le vois deux ou trois fois par semaine. Je dépends trop de lui. Il faudrait que j'essaie de me dégager. Oui c'est ça!... Quatre à cinq heures par semaine... à ce taux, je pourrais ainsi l'aimer pendant quatre vngt deux ans, peut être plus...

Dimanche 31 — Je lis un bouquin de Stendhal qui dit: «il faut jouer la froideur si on ne veut pas lasser. Il faut être prudent et ne jamais montrer de passion, surtout si l'on en ressent». Quel homme! Il devait avoir soixante ans pour écrire cela.

Lundi 1er — Les ondes a travers l'espace m'apportent une musique de steppes qui serre le coeur, et dans une sauvage magie de solitude verse les délices du malheur. Je songe à ce que dit Stendhal. Mais qui peut prouver que l'expérience d'hier peut servir encore demain...

Mardi 2 — Chez les T. réception... musique et mélodies... Une dame un tout petit peu moins âgée que les autres et que l'on offrait avec le thé et les petits fours, a chanté du Schumann. C'était dramatique d'entendre chanter l'amour et la jeunesse au milieu de ces fantômes.

Mercredi 3 — *Pourquoi ai-je un coeur fier et sauvage comme les êtres des premiers âges qui ne craignaient que les dieux et la vengeance des dieux?*

Jeudi 4 — Ne parle pas de ton bonheur, n'en parle pas, même à voix basse.

Vendredi 5 — Il part pour deux jours: des nouveaux contrats; et encore des contrats!

*O temps lointain, fabuleux, des aubes premières
Quand l'homme était frère des chênes et des roseaux,
Quand l'homme vivant nuit et jour dans la nature
Comme l'herbe, sous l'immense toit de l'azur,
Quand il ignorait le dur travail et l'argent,
Quand il était simple et nu comme un frère enfant
Quand le monde finissait au proche horizon!
Et que les événements étaient les saisons!*

Samedi 6 — Bridge chez-moi. Mon partenaire — un nouveau venu en suivant Nora mon amie — était un distingué numismate avec de grandes moustaches qui le faisaient ressembler à un chat sauvage. Grâce à ces antennes une compréhension subite dans les annonces s'établit entre nous.

J'ai découvert par la suite et avec surprise qu'il est très intéressant quand il parle de l'art et des choses qu'il aime. Sa petite voix usée retrouve l'éloquence pour expliquer les beautés d'un vieux meuble, qu'il caressait doucement comme s'il voulait le faire ronronner.

Maurienne

POÈME

*L'oeil mauvais qui recherche et qui rit,
Bleu regard d'outre-mondes mystiques,
Bleu regard mauvais épanoui
révélateur aux métaphysiques...*

*Douloureux toujours des négations,
Bleu regard meurtri des indolences,
Levé fier plein d'illuminations
Aspirant ta première ignorance.*

*Regard bleu d'un songe rédempteur,
Gardien seul des sources et des forces
Et du fruit ou jeune contemplateur
L'ange mord à la troublante écorce.*

ROGER BARBE

Bonnes feuillesD'un livre inédit «**FORTUNE ET INFORTUNE**» de Fouad Abou-KhaterChapitre II**THAGHR ELDORR**

Au milieu de l'innombrable Harem du roi mulâtre Al-Salih Ayub, cette jeune Géorgienne qu'on appelait déjà «Bouche de perles», tant ses dents et sa bouche étaient jolies, brillait autant par son intelligence que par sa beauté. Beauté étrange, fascinante. Un corps de déesse d'une perfection et d'une flexibilité incroyables; une peau nacréée légèrement teintée de rose; une chevelure abondante qu'elle laissait souvent épandue sur les épaules et qui, lui encadrant le visage, rutilait de tout son or comme des rayons de soleil et venait relever la blancheur de la peau; un visage ovale qu'éclairaient des yeux de velours fendus en amandes et dont les reflets mauves avaient des nuances étranges; des lèvres sensuelles d'un rouge vif qui, tranchant sur le nacre du visage, donnaient l'impression d'avoir été trempées dans le sang; un menton autoritaire qui contrastait avec la douceur du sourire; une gorge impeccable avec laquelle se confondaient les perles qui l'ornaient; des épaules rondes, des bras divinement moulés qui finissaient par de fines attaches et que terminaient des mains effilées; une poitrine haute qui donnait à son port royal une majesté indéfinissable; un magnétisme puissant, attractif, qui avait des radiations surprenantes, venait surajouter au charme prenant que dégageait toute sa personne.

A tant de beauté s'alliaient une intelligence vive, un caractère intrépide, un sens aigu des réalités sans toutefois anémier le sentiment. Nature ardente, vibrante, elle était absolue en ses actes, entière en ses amitiés, entière en ses haines, sollicitée qu'elle était par l'amour sans cesse ranimé par la flamme de l'enthousiasme.

Telle était Thaghr Eldorr. Elle exerçait tant d'ascendant que l'on restait ébloui par la clarté de son regard, que les volontés les plus fermes fondaient sous l'effet de son charme ensorceleur.

Mais quel était le digne époux de cette merveilleuse créature? Fils d'une esclave soudanaise, Malik Al-Salih était encore plus sombre de caractère que de visage. Taciturne, hautain, cupide, dur et triste, il traînait sa laideur comme un fardeau, et l'on eût dit le malheur attaché à ses pas. Nul n'osait lui adresser la parole s'il n'en était requis; nul n'osait ouvrir la bouche si ce n'était pour répondre à une question. Les requêtes étaient placées sous ses yeux par les eunuques, et il les renvoyait aux bureaux après y avoir griffonné ses annotations. Aucun ministre ne s'aventurait à prendre une décision s'il ne l'avait, au préalable, consulté par écrit.

Autant sa femme était un être de lumière, autant lui était un être d'obscurité. Autant sa femme irradiait autour d'elle la joie, autant il faisait tache sombre et répandait la tristesse. Il était loin de rappeler la grandeur d'âme de son grand oncle Saladin; loin d'avoir la culture de son père Al-Kamil. Coeur sec, esprit aride, il n'avait nul penchant pour la science et n'aimait pas la lecture. Son air de morne lassitude créait autour de lui une atmosphère lourde qui provoquait une sensation de malaise telle qu'on avait hâte de sortir au grand air pour respirer. Sa froide cruauté fit de son règne un cauchemar; plus de 5000 personnes périrent dans les geôles, sans compter celles qui furent tuées ou noyées. Son règne ne commença-t-il pas par un fratricide?

Thaghr Eldorr parquée parmi les concubines! Vivre misérablement d'une vie animale au milieu d'un trou-

peau de petites femelles inconscientes ou résignées pour n'être qu'un objet de luxe ou de plaisir, ou mourir! Pour une âme vivante, vibrante, sollicitée par l'amour de la gloire et des grandeurs, mourir était encore plus digne que de végéter dans l'anonymat ou la médiocrité. Elle était jolie, certes, très jolie même et en mesure d'éclipser ses rivales autant par sa beauté que par son intelligence; mais cela suffisait-il pour retenir l'attention d'un sultan au coeur sec, insensible à l'art, insensible aux beautés de la nature, puis prendre sur lui de l'ascendant et le dominer?

L'atmosphère dissolvante du Harem, née de l'intrigue, de l'envie, de la calomnie, de la haine, lui était irrespirable, et elle décida d'y échapper coûte que coûte, même au prix d'un esclandre, même au prix de sa vie.

Vivre ou mourir! Un soir que Malik Al-Salih que suivait le chef des eunuques, Jamal Eddin Mohsen, passait en revue son Harem pour choisir la favorite qui l'accompagnerait dans le royaume que lui avait imparti son père, Thaghr Eldorr qui, au même titre que ses camarades d'infortune, était accroupie sur les genoux, faisant fi du protocole et de la terrible colère de son sinistre maître, se leva. Rejetant son turban et sa chevelure venant, telle une auréole, encadrer son visage, elle apparut, sous ses voiles transparents, dans toute sa splendeur.

Un cri de surprise courut dans les rangs des concubines. Le roi mulâtre battit des paupières, stupéfait de tant d'audace, mais ébloui par tant de charme. Cette chair diaphane, ce nacre rosé, ces yeux éclatants, cette chevelure rutilante! Par Allah, c'était plutôt une houri qu'une fille de Harem!

Malik Al-Salih fit un signe à Jamal Eddin Mohsen qui, à son tour, fit signe à la Fille divine. Sortant des rangs, Thaghr Eldorr, nonchalante et lascive, s'approche à pas lents pour exciter l'impatience ou le désir du maître, mettant savamment en valeur l'impeccabilité de son galbe. Majestueuse, la tête haute, elle fixe le sultan de ses yeux aux mille nuances.

— Qui es-tu, demande le sultan?

Thaghr Eldorr ne se presse pas de répondre. Un sourire narquois court sur ses lèvres et ses yeux sont pleins d'impertinence et de défi.

— Qui es-tu, répète le sultan suffoqué?

— Peu de chose, une esclave, ton esclave, dit Thaghr Eldorr sur un ton de fausse humilité chargé d'ironie.

Ses yeux ne quittaient pas ceux du sultan qu'elle essayait ainsi de dompter. Une lumière extraordinaire se dégageait d'elle, en même temps que ses yeux lançaient des lueurs fulgurantes. Elle irradiait littéralement.

— Ton nom, demande le sultan dans un souffle.

— Bouche de perles.

— Ton nom, répéta le sultan.

— Je n'en ai pas d'autre, et celui-là me suffit.

— Ton pays?

— La terre d'Allah.

Le sultan eut un geste d'impatience; puis il fronça les sourcils, d'indécision peut-être. Un murmure courut dans les rangs des concubines: souffle de la brise dans les branches, ou bruit des feuilles qui tombent? Les unes étaient prises de frayeur, les autres de joie à l'idée d'être débarrassées d'une rivale. Les sensations de leur petite âme glissaient sur leurs jolis visages sans y laisser de trace, tout comme la brise ondule la surface de l'eau en l'effleurant, puis disparaît inaper-

cue. Rien qui brise les cordes et laisse un sillon profond.

Thaghr Eldorr devinant sans doute ce qui se passait dans ces petites cervelles, se retourna légèrement de leur côté et leur lança un regard chargé de pitié et de mépris, qui valait bien un coup de lanière. Dans ce mouvement un peu brusque, son voile glissa découvrant l'épaule et le sein gauche.

Le sultan restait là subjugué, fasciné par cette fille extraordinaire qui avait toutes les audaces en même temps que toutes les beautés.

Provocante, Thaghr Eldorr ramena sur l'épaule, d'un geste lent et calculé, le voile qui avait glissé.

Un désir brutal passa dans les yeux du roi mulâtre. «Bouche de perles» esquissa un sourire narquois qui s'élargit et découvrit ses jolies dents.

Le sultan restait figé sur place, haletant.

«Bouche de perles» sourit encore, mais d'un sourire joyeux qui éclaira son visage et rehaussa encore sa beauté. Elle triomphait, elle tenait sous son charme le sultan insensible et morose.

Quelle femelle splendide, mais aussi quelle femme éclatante! Reluquant longuement ces appâts irritants et repaissant ses yeux de cette chair diaphane dont il allait faire un festin, le sombre et sinistre sultan fit un geste à Jamal Eddin Mohsen qui, à son tour, fit un geste à la belle proie. Puis tous trois disparurent sous les lourdes tentures.

C'est ainsi que sortant du rang des concubines, «Bouche de perles» passa dans les appartements royaux, pour ensuite passer dans l'immortalité. Sa tête n'est pas tombée, c'est le trône du sultanat qui s'est abaissé à ses pieds.

FOUAD ABOU KHATER



ARS POETICA

*Les battements rapides des horloges
S'ils te rappellent ce qu'ils apportent
S'ils te rappellent ce qu'ils prennent*

*Ne porte pas tes mains à tes oreilles
par de vains mouvements nerveux
mais cherche à comprendre*

*Dans un coin de la chambre obscure
Oublie le fantôme de la douleur
Et écoute
les battements rapides des horloges*

*Ecoute-les longtemps avec indifférence
Sans cesse écoute-les et dis-toi
que là peut se trouver une musique
Que tu dois chercher à comprendre*

YANNA VERA

(Trad. du néo-grec par S.S.)

TU ES MA SERVANTE

Tu es la servante et moi je suis ton maître,

J'ordonne... et tu m'apportes

Le café et son arôme

la tisane de menthe et ses bienfaits

*le narguileh où l'eau chante sous les feuilles de
tabac qui brûlent,*

J'ordonne... et tu attends

*derrière ma porte que ma voix, une fois de plus,
te rudoie d'un nouvel ordre...*

à mon lever... à la sortie de mon bain...

*et tes mains obéissantes et humbles, là où j'ai
passé, s'affairent dans cette humiliation constante de
ton être dans lequel mon être se complait.*

*J'ordonne... et tu obéis, car tu es la servante et
moi je suis ton maître.*

*J'ai aperçu ta cuisse tendue dans l'effort du
travail,*

*ta cuisse nue, luisante comme une colline de
soleil,*

*chaude comme le sable qui s'y pâme en écharpes
fragiles,*

*et j'ai mieux compris alors la nature de ta croupe
et ses ressources, la croupe souveraine de servante où
le rêve inscrit ses images lascives.*

J'ai compris...

*Et depuis, ma voix, quand j'ordonne, est
moins brève et assurée... Derrière ma porte tu attends
moins longtemps... mais devant mon narguileh je
te retiens davantage et mes yeux s'attardent mainte-
nant à la tranquillité perverse de tes yeux...*

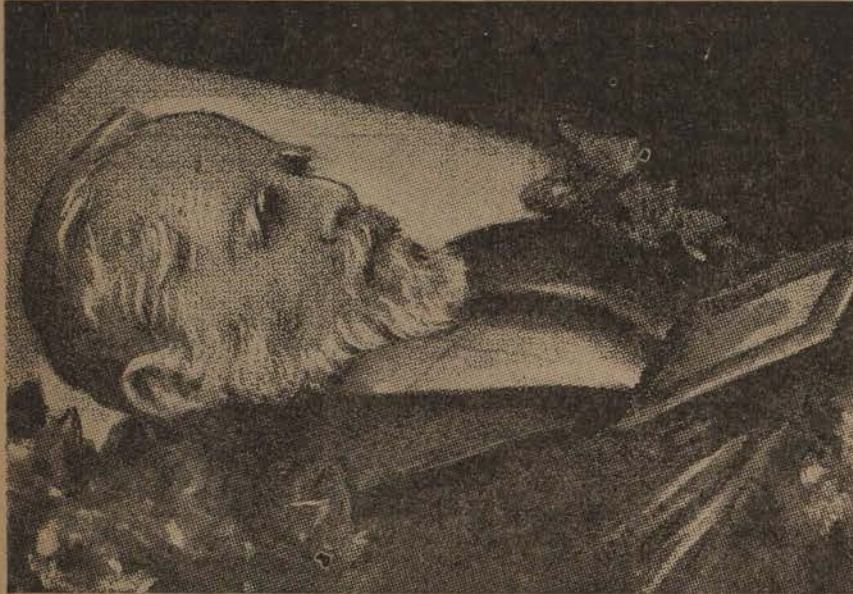
*de tes yeux où ton village, écrasé par la nuit, a
pour me plaire enchâssé son mystère.*

J. ASCAR-NAHAS

III^{ème}. Anniversaire

POÉSIE ET RÉSISTANCE

LES FUNÉRAILLES DU POÈTE



Le Poète sur son lit de mort

Février 1943... C'était le deuxième hiver que l'ombre sinistre de la servitude couvrait la Grèce. L'étau de fer avait graduellement resserré son étreinte sur elle. Vivre était devenu une gageure.

Sur le pavé où résonnait la bôte, des ombres furtives et hâves hâtaient le pas. Après le partage de ses dépouilles, le pays avait été jeté dans les affres d'une famine savamment organisée pour libérer l'opresseur de tout souci de répression. Même la poignée de braves qui a donné aux Nations-Unies sur le Pinde leur première grande victoire, pouvait être réduite à merci si l'on se tenait aux instructions implacables de certain expert des armées en campagne. Et il n'y avait pas que la famine et les rigueurs d'un hiver contre quoi tout moyen de protection était enlevé. Il y avait la chasse à l'homme, il y avait la torture, le cachot, le peloton d'exécution dont le tir résonnait implacablement à l'aube contre les braves qui n'avaient pas peur de mourir.

Tout paraissait avoir réussi ou presque. Le corps ensanglanté de la Grèce gisait sans défense. Mais l'ennemi avait compté sans son âme. Silencieusement, sûrement elle s'était ressaisie après les premiers instants de morne stupeur.

A la tombée de la nuit les côtes déchiquetées de l'Égée s'animaient. De muettes petites embarcations glissaient légèrement dans des anses secrètes et reparaissaient bondées de mystérieux passagers faisant voile vers l'Orient. Les passes inconnues des montagnes étaient devenues des carrefours où se croisaient jour et nuit des hommes à la barbe hirsute, à l'appareil guerrier le plus imprévu, qui allaient grossir les rangs des patriotes.

Des mains courageuses posaient à travers le pays un réseau de fils qui assuraient les intelligences avec nos valeureux Alliés. Usant de mille subterfuges, tout le monde était à l'écoute pour entendre la voix fidèle

de Londres. Les femmes exsangues, qui faisaient la queue aux cuisines populaires, ne regagnaient jamais directement leurs logis. Sous leurs loques, elles transportaient des rouleaux de papiers clandestins. Ces femmes admirables, qui ne connaîtront jamais la célébrité de la presse, sont celles qui ont sauvé au risque de leur vie, de la captivité les innombrables soldats des colonnes britanniques qui n'avaient pu être évacués à temps. C'est elles qui transportaient les messages, chose qu'un homme n'aurait pu entreprendre sans attirer sur lui l'attention. Elles étaient sûres et toujours prêtes. Elles savaient qu'à n'importe quelle heure, un misérable, titubant pour avoir veillé pendant des nuits dont il était incapable de faire le compte, pouvait venir frapper à leur porte, leur murmurer quelques paroles. Elles partaient sur-le-champ du pied léger avec lequel elles s'étaient autrefois occupées de frivolités. Elles allaient toujours remplir leur mission et elles ne revenaient pas toujours.

28 février 1943... Ce matin-là le grand silence dont l'âme grecque voilait son action se rompit. Le temps lui-même s'éclaircit subitement au milieu d'un hiver qui avait été dur.

Depuis la veille la nouvelle s'était propagée dans Athènes comme une traînée de poudre. Le Poète était mort. Le Barde National, dont la voix mâle avait vibré à l'unisson avec le cœur de la Grèce, qui avait donné expression aux rêves les plus chers, aux élans les plus insaisissables du cœur, aux joies les plus pures du Peuple hellène et dont les accents si nobles avaient cessé de résonner au soir d'une vie féconde, le Barde National n'était plus.

Tout le monde savait qu'enfermé dans sa cellule, au milieu de ses livres, le Poète attendait « l'heure suprême où lentement, lentement la mort me ravira le jour ». Son Antigone tutélaire, dont la vie s'était mêlée inlassablement, à travers les années, à la sienne, depuis longtemps ne quittait plus son chevet. Mais il était difficile au Peuple hellène d'attacher à cette fin si paisible les sentiments désespérés qui accompagnent ordinairement la mort. Le Barde National ne pouvait pas mourir. Il s'était uniquement affranchi de ses chaînes terrestres pour rayonner du haut des cimes augustes où l'avait placé son génie, dans les âmes. Le soleil qui au cœur de l'hiver, s'était soudainement mis à sourire, l'accueillait dans sa gloire.

Par groupes se succédant sans fin les Athéniens convergeaient vers la demeure de Costis Palamas. La famille, obéissant à son instinct de pur patriotisme, avait fermement décliné l'offre de cérémonie officielle de la part de ceux qui s'étaient montrés indignes de la Nation. Parmi les gerbes de fleurs d'amaniers à peine écloses, quelques couronnes avaient été placées dans la cellule, entre autres la couronne de lauriers de cette France enchaînée que le Poète avait chéri d'un amour si tendre et si total et la cou-

ronne de Missolonghi, la ville de ses pères. Silencieusement, les visiteurs défilaient, s'inclinant devant Costis Palamas.

Quand le convoi funèbre s'ébranla l'affluence avait pris des proportions considérables et il venait encore du monde comme il déboucha sur le boulevard Amalias et, au-delà de l'Arc d'Adrien, se mit à gravir la pente du Cimetière. Mais aucun signe de deuil n'était visible sur ces visages graves et décharnés. Le Poète n'était pas mort. Le Poète habitait l'âme populaire et y vivait déjà d'une vie autrement intense que celle qu'il avait laissée une vie qui était comme une inspiration pour ces lutteurs silencieux et comme un *credo* d'espoir et de résurrection.

Le service funèbre prit un éclat unique. L'archevêque d'Athènes, le Régent d'aujourd'hui, avait tenu à officier et à rendre hommage, d'une parole courageuse, au génie du grand disparu. Ensuite celui qui succède à Costis Palamas comme chef du Parnasse néo-grec, Ange Sikélianos, prononça quelques vers mâles et hardis et il fut suivi par Sotiris Skipis qui apporta son tribut d'admiration au Poète en des vers harmonieux et patriotiques.

Quand le cortège se mit à accomplir la dernière partie de son trajet, la foule, qui n'avait pu trouver de place dans l'Eglise, se resserra autour du cercueil, porté par des hommes de lettres et des étudiants. Elle se déploya sur les terrasses formées par le dévalement du terrain. De la place où Costis Palamas allait être mis en terre, elle s'étagait, noire et dense, comme dans un vaste amphithéâtre.

Elle frémit en se rendant compte que cette manifestation intime du Peuple n'avait pas été respectée jusqu'au bout par les autorités d'occupation. Un délégué allemand, un délégué italien attendaient au bord de la tombe. Personne cependant ne trahit ses sentiments. Poings crispés, les assistants virent, dans un silence glacial, le délégué italien déposer sa couronne. Il se retira, laissant la place au délégué allemand.

— Le Troisième Reich salue Costis Palamas.

L'épreuve était trop injuste et trop dure. C'était comme une gifle en plein visage. Dans la lumière chantante du matin, au milieu des « rochers nus et des montagnes aux lignes pures », que le Poète avait tellement aimés ces hommes et ces femmes sentirent la colère sourdre dans leurs veines. Un pieux disciple eut le premier mouvement, interprète du sentiment général.

Je te reconnais au tranchant terrible de l'épée...

L'Hymne national, l'Hymne à la Liberté avait jailli sur ses lèvres. Un temps. Les assistants s'étaient regardés. A la sombre fureur avait succédé dans leur âme comme un éblouissement. C'était l'antique cri de ralliement de la nation qui avait résonné.

Comme un ouragan, les strophes farouches éclatèrent sur toutes les lèvres. Elles balayèrent, vibrantes et vengeresses, l'immense amphithéâtre.

Salut, salut ô liberté...

Interdits, immobiles, les délégués ennemis, machinalement, s'étaient figés au garde-à-vous.

Et le chant n'était pas fini. Le chant recommença. Ce fut une ivresse, un de ces instants où la raison ne peut venir à bout des sentiments et où seuls les battements de cœur comptent.

Salut, salut ô liberté...

Pour la troisième fois les accents sublimes de Denis Solomos jaillirent sur les lèvres exsangues. Menaçants et terribles, ils s'égrenaient dans l'air pur du matin, face à l'Acropole, toute rose et dorée, qui se joignait à eux pour proclamer la pérennité de la Race.

Le chant se tut. Lentement, lentement, la foule laissa le Poète seul avec la gloire. Elle avait clamé au conquérant le *Credo* de la Grèce.

Salut, salut ô liberté...

Les autorités d'occupation avisèrent immédiatement aux moyens de supprimer les manifestations de cette espèce. Mais l'expérience était faite. Dans ses chaînes, la Grèce était libre. A.L.

LA PATRIE

*Comme des patries je cache dans le coeur
des temps, des pays, des visages, des signes,
des passions, enfants nés du rêve,
Mais la Patrie est une*

*Comme des patries, les ardeurs des Tyrtées
richesse secrète dans les coffres éloignés du monde,
et certains moments indicibles.
Mais la Patrie, est une.*

*Comme des patries parfois aussi la colère
qui éclate écumante tempête
et toi, amour, timidité, affection,
Mais la Patrie est une.*

*Comme des patries, des peuples me parlent
dans l'histoire, et vous autres livres,
et les autels que j'élève — partout des dieux.
Mais la Patrie est une.*

COSTIS PALAMAS

(Trad. du néo-grec par E. Psara)

WILLIAM BLAKE

POET, PAINTER AND MYSTIC

By Iris Conlay

Born in 1757, William Blake was a visionary from the age of four. Poet, painter and mystic, his escape from conventionalism in art has influenced painters until the present day. His best known poem is probably "Jerusalem", and perhaps his most successful drawings are the "Divina Commedia" illustrations. The "Songs of Innocence and Experience", with their exquisite marginal engravings, were his most perfect achievement.

In a large, substantial, Queen Anne house at the corner of Broad Street, Golden Square, London, on November 28th, 1757, William Blake was born to a hosier, James Blake, and his wife Catherine. No doubt his birth was like any other in his family; he was duly baptised, in Grinling Gibbon's ornate font in the Wren church of St. James's, and of his infancy little is known except what can be glimpsed through those holes in the blanket of memory of which Blake himself wrote years later.

"I came into the world like a spirit hidden in a crowd" he said. When he was four he knew that he had seen the Eternal face to face; God lent his hoary visage against the window pane and the little boy burst into tears. His parents, worldly-wise, saw value in his talents but none in his visions. When little eight-year-old William began to describe the hills of Dulwich as being covered with trees wherein were angels whose bright wings bespangled every bough with stars, or said that angelic figures walked among the haymakers, his father threatened him with a thrashing for his deliberate permission of truth.

But the youthful Blake did not change his opinion. Grown-up and an accepted genius, he wrote in exactly the same vein, explaining his way of seeing things: "I assert for My Self that I do not behold the outward Creation and that to me it is a hindrance and not Action;... "What" it will be Question'd, "When the Sun rises, do you not see a round disc of fire somewhat like a Guinea?" "O no, no, I see an Innumerable company of the Heavenly host crying, Holy, Holy, Holy is the Lord God Almighty! I question not my Corporeal or Vegetative Eye any more than I would Question a Window concerning a Sight. I look thro' it and not with it".

This was the kind of small boy, who at the age of twelve, wrote verse and at fourteen was apprenticed to an engraver. The engraver was an understanding man, and realised that he had a pupil who might not fit easily into an apprentices' school, but who could teach himself more than he would learn in any classes. He therefore invited Blake to go out and to spend his time drawing the monuments of London's churches. With a budding passion for the Gothic, Blake was happy day after day, sketching the medieval tombs in Westminster Abbey and dreaming palpable shapes from the phantom past.

When his seven years' apprenticeship was over, Blake turned seriously to the engraver's art. He worked hard at his drawing too, even exhibiting at the first show held by London's Royal Academy of Arts. But the two experiences which made the greatest impact on his life at that time were his marriage and his involuntary participation in the Gordon Riots of 1780, which originated in the strong religion of those days.

The artist happened to be walking near Leicester

Fields when he met the advancing mob of rioters who carried him with them down Holborn to Newgate. There he saw the prison's gates stormed, the place set on fire and its three hundred inmates released. Weeks of indiscriminate vengeance followed, and Blake remembered it vividly, making it the corner stone of his philosophy of forgiveness and war which emerges with such force in "Jerusalem", the greatest of his prophetic poems:

"...if I could find these Criminals
I could not dare to take vengeance; for all things are so
[constructed
And builded up by the Divine hand that the sinner shall
[always escape;
And he who takes vengeance is alone the criminal of
[Providence.
If I should dare to lay my finger on a grain of sand
In way of vengeance, I punish the already punish'd".

When he was twenty-five, he married Catherine Boucher, the black-eyed and illiterate daughter of a market gardener at Battersea. They lived in Green Street, Leicester Fields, in London and set up a print shop which eventually failed because Blake's younger brother, who managed it for him, died. Marriage meant everything to Blake. His whole philosophy, forestalling that of D.H. Lawrence, centred around the idea of a perfect relationship between man and woman. Both preached a doctrine of sexual regeneration, but Blake went much further than Lawrence, and by setting his doctrine inside the conviction that Body and Soul are a living unity he avoided Lawrence's error of denying the Soul altogether.

Blake and his wife exemplified the theories which the poet held. They lived devotedly together all their lives, although they were not always so united as appearances might have suggested. At the beginning, absorbed in each other, they found endless delight: William in teaching Catherine to read and write, Catherine in learning. William was at that time beginning to combine writings with drawings, and the "Songs of Innocence", poems inscribed with delicate and poetic marginal decorations, were a joint production of himself and his wife — she tinting a few of the engravings and pulling the impressions — he writing and engraving the copper. But as time went on there were difficulties between them. Nevertheless, won by patient pains for the wisdom of mankind, William and Catherine's marriage succeeded, and passing from a sterile and elemental opposition, in time it became the truly creative relationship that every marriage should be. It was a rare and spiritual achievement for Blake, since his position as the greatest prophet of the modern world caused him to be the most isolated.

"Songs of Innocence" was followed by "Songs of Experience", with the same exquisite marginal decorations. Blake's powers of design were steadily improving. He accomplished a mass of work by an extraordinary union of exhaustless patience with a fiery, restless, creative imagination. He never paused between one task and another. "I don't understand what you mean by the want of a holiday", he said, and he declared that writing and design were relaxation, after engraving and woodcutting.

The best-known among the woodcuts are those he made for Thornton's text of Vergil. Samuel Palmer has a lovely description of them in one of his letters. "They are visions of little dells and nooks and corners of Paradise; models of the exquisite pitch of intense

poetry. I thought of their light and shade, and looking upon them I found no word to describe them. Intense depth, solemnity, and vivid brilliancy only coldly and partially describe them. There is in all such a mystic and dreamy glimmer as penetrates and kindles the inmost soul, and gives complete and unreserved delight, unlike the gaudy daylight of this world. They are like all that wonderful artist's works the drawing aside the fleshly curtain, and the glimpse of that rest which remaineth to the people of God».



W. BLAKE

Periods of happiness and understanding alternated in Blake's life. There was the peaceful interlude in the country at Felpham which would have lasted probably far more than three years had the poet not made an unfortunate mistake. One day a soldier came into his garden and was insulting when Blake asked him why he was there. Words flew about and afterwards threats and even blows. The soldier was eventually forcibly removed, but afterwards he brought a case against Blake for sedition. In the interval of waiting for the trial the poet returned to London and found lodgings in South Moulton Street. He was acquitted, but the strain of a trial for high treason would weigh on most men. Blake's withdrawal from even his friends began at this time. For two years, it is said, he never went out of the house.

Gradually his work brought him more and more admirers. Samuel Palmer, Fuseli and John Varley were among those of his closest friends who managed to penetrate his seclusion. Varley would be allowed to sit by him far into the night and would ask him, «Draw me Moses», or, «Draw me Julius Caesar». Then, straining his eyes in an effort to see what Blake saw, he would hear the poet say, «There he is», and afterwards watch him draw with alacrity, looking up from time to time as if he had flesh and blood sitter before him. Sometimes, suddenly leaving off, he would say, «I can't go on, it is gone», or, «It has moved, the mouth has gone». Thus were produced the series of «spiritual portraits». You can see what I see, if you choose. Work up the imagination to the state of vision and the thing is done», Blake used to remark.

Among his last drawings were the «Divina Commedia» illustrations, and perhaps his most successful, apart from those which adorned his own poetry, were the designs for Blair's Grave. The theme of these was death; and who more qualified to interpret such heights and depths?

His last poetic work was «Jerusalem». This was

summed up and brought together the themes of his earlier works and gave a unity to «The Book of Thel», «The Marriage of Heaven and Hell», «The Songs of Innocence and Experience», «The First Book of Urizen», «The Song of Los», «The Book of Ahania» and «Milton». And in the end his philosophy was distilled into these few phrases, «I want nothing. I am quite happy. I should grieve to possess earthly glory, for everything that a man wins in the way of material glory detracts from his spiritual glory». He thought less of himself and his achievements even than of success. Of «Jerusalem» he wrote that the poem was hardly his, «I have written this poem from immediate dictation, twelve or sometimes twenty or thirty lines at a time, without premeditation or even against my will. ...I may praise it since I dare not pretend to be other than the secretary, the authors are in Eternity».

Whenever he spoke of his own death, he would say that he could not think of it «as more than going out of one room into another», or of going «into that country which all my life long I have desired to explore». When the day came on August 12th, 1827, he died joyously, gently and imperceptibly.

IRIS CONLAY

GOUACHE

*Les ibis en bandes,
Vols clairs, paillements,
Suivent le courant
Comme une guirlande
S'agitant au vent.*

*Au couchant qui flambe
Le soleil descend,
D'un rayonnement
Ultime il enjambe
La nuit qui s'étend.*

*Dans l'ombre confuse,
D'un dernier élan
Sur le Nil très lent
La cange qui muse
Vient coller son flanc*

*Au pieu de la rive.
Et la voile au mât
Soule encor d'ébats,
S'enroule, rétive
Comme un coeur qui bat.*

*Le flot dodéline
— Tangage, roulis —
Dans son clapotis
La vie en sourdine
A fermé son huis.*

*La lune qui monte
Caresse les eaux
Et de son pinceau
Semble peindre un conte
Pour anciens vitraux.*

LOUIS OVIDE

IMAGES DE MAX JACOB



Max Jacob

C'est à Nantes — et je fixe là un point de l'histoire littéraire — que naquit — dans le bureau du poète Julien Lanoé — Morwen le Gaelique, ce «kloer» à la barbe fleurie, sans doute, dont les sônes devaient tant séduire M. Abel Bonnard, qu'il adressa, à ce poète du dimanche, une lettre de félicitations dont se gaussa fort le père spirituel de Morwen, qui n'était autre, comme on le sait, que Max Jacob.

Je le vois encore, un soir d'été, poussiéreux et fourbu, s'arrachant d'une petite voiture où il avait fait deux cents kilomètres, coincé entre les toiles et le chevalet d'un peintre qui le ramenait de Lorient. Clopinant et pestant, je le trouvai dans mon anti-chambre, parlementant avec ma femme qui se demandait, ne le connaissant pas, si elle devait accueillir ce singulier visiteur, les mains chargées de valises béantes d'où émergeaient des vêtements de nuit, des bouquins et des chaussettes rouges.

Ce soir-là, nous bûmes copieusement. *In vino veritas*, disait Max. Partagea-t-il cette opinion le garçon importun du Café de Nantes, dont Max se débarrassa en lisant, dans les lignes de sa main, les présages des plus noires catastrophes?

C'est un Max Jacob céleste qui déambulait, dans la nuit, à mes côtés. L'ivresse verbale, plus que l'autre, l'entraînait dans les régions éthérées. Il se voyait, à la droite du Fils, dans une éternité orphique. Mais sa mission, d'introduit, de conseiller des Muses se poursuivait dans l'au-delà. Il reconnaissait ses amis les peintres, les poètes dont le corps astral rejoignait les sphères et il désignait au Seigneur ceux qui, par leur grande misère et la véhémence de leur passion pour l'art méritaient la récompense élyséenne.

Insaisissable, Max Jacob? Quelle plaisanterie. S'il ramenait toujours la pointe de son esprit sur les plus baroques perspectives, c'était pour fuir la monotonie des pensées toutes faites. Il s'exprimait en peintre. La palette de son esprit rutilait de couleurs inouïes. Il brossait les personnages avec une verve

qui ne connut jamais la défaillance. Personnages de guignol parfois, criillant, mais armés de la terrible batte de la logique. En tout cas, nul ne se complut davantage dans la recherche. Et il est hors de doute que les esthétiques les plus hardies de l'art d'aujourd'hui doivent les lignes les plus subtiles de leur charte au poète du *Cornet à Dés* où sont incluses les «découvertes» du surréalisme, du dadaïsme et du cubisme.

L'ambiguïté de Max Jacob. Au lecteur de tirer la conclusion de cette anecdote. Au sortir de la messe du dimanche, à Quimper, un vieil officier en retraite, désignant le ruban rouge de la Légion d'Honneur, au revers du veston du poète, s'approche de lui et d'un air entendu et complice lui dit: «La guerre, Monsieur»... et Max de répondre, mi-figue, mi-raisin, en s'esquivant: «Cà, Monsieur, c'est un très grand mystère»... Cette réponse, il aurait pu la faire à tous les interlocuteurs avides de déceler le secret de ses réussites. C'est qu'il n'y a pas de secret. Que tout est le prix de labeurs incessants, de volonté de conquêtes, d'amour, plus que de prémonitions, d'intuitions, de gageures. Il n'y a qu'une faible part, plus faible qu'on ne le croit, de mystification dans l'œuvre de Max Jacob. Et là il rejoint Baudelaire qui pensait justement qu'il n'y a point d'art sans mystification, c'est-à-dire sans un sourire amer de décision. Cette amertume, que le romantisme déclinant tourna en sarcasmes (cf. Baudelaire, Rimbaud, Corbière) n'a pas, chez Max Jacob, cette virulence corrosive. Elle n'est point la ligne de fond, mais barre simplement, de traits plus accentués, les perspectives secondaires.

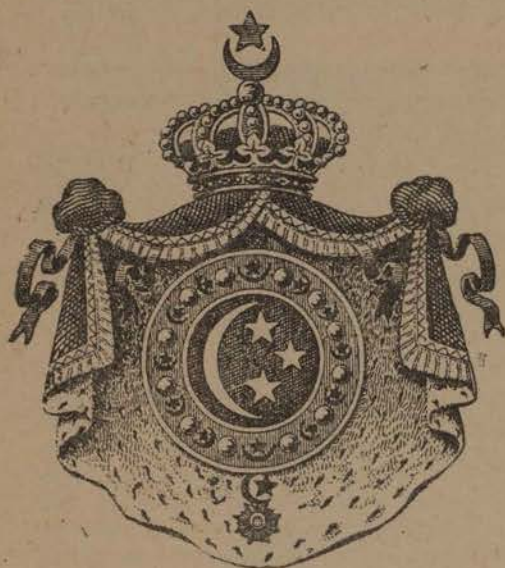
Ces dernières années une cassure se produisit cependant dans cet organisme spirituel qui paraissait si robuste. Les persécutions contre sa famille; les craintes qu'il nourrissait sur sa sécurité, la dispersion, les souffrances de ses amis le terrassèrent. Il multipliait les démarches pour arracher les siens du camp de Drancy, où son beau-frère avait péri. Sa maison natale de Quimper fut transformée en une officine allemande. Son frère chassé à la rue. Il pensait, malgré tout, que son tour ne viendrait pas. Quand je le vis, pour la dernière fois, à Orléans, quelques mois avant sa mort, je le trouvai effondré et livré pieds et poings liés à son destin.

«L'art, me dit-il, quelle dérision! A mon arrivée à Paris, Puvis de Chavannes faisait florès. On me le désigna comme un maître. Je le crus. Il y a deux ans un ami m'entraîna à Amiens devant les fresques à l'eau de rose de Puvis. Eh! bien, mon cher, nous avons ri, nous avons ri. Oui, on finit par rire de tout ce qu'on a considéré un jour comme authentique et c'est la leçon de modestie qu'enseigne l'art... Mais voilà, pour le reste, certains ont désappris à rire et je n'attends plus désormais que la mort». Et comme je me récriai, Max ajouta: «Crois-moi, mon cher Manoll, mon temps est fini. Votre génération a d'autres tâches à poursuivre que la mienne. Puisse-t-elle, comme moi, les accomplir avec une égale conviction, une égale obstination dans la recherche et dans la vérité».

MICHEL MANOLL

Le Monde Officiel et Diplomatique

LES DOCUMENTS OFFICIELS DE LA FORMATION DU NOUVEAU MINISTÈRE



Geste Royal

Dans le but d'encourager les recherches scientifiques et l'activité intellectuelle, S.M. le Roi Farouk vient d'instituer 3 Grands Prix annuels de L.E. 1.000 chacun, qui seront décernés au jour anniversaire du décès de S.M. le Roi Fuad et porteront le nom de «Prix Fuad-el-Awal». Ces prix couronneront l'auteur de la plus importante découverte ou publication en matière de sciences, de droit et de lettres.

Un Comité présidé par S.E. le Ministre de l'Instruction Publique élaborera les règles selon lesquelles ces Prix seront distribués chaque année.

Le Chef du Cabinet Royal p.t.

Par Rescrit de S.M. le Roi, Hassan Youssef bey, sous-chef du Cabinet Royal, a été chargé d'assumer l'interim du Chef du Cabinet.

Au Musée Militaire

Le Samedi 16 Février S.E. M. Jean Lescuyer, Ministre de France en Egypte, accompagné de M. de Comnène et de M. Soulié a visité le Musée Militaire. Le Lt. Colonel Abdel Rahman Zaki bey lui en fit les honneurs avec la compétence qu'on lui sait. Les distingués visiteurs enchantés par l'importance des collections félicitèrent vivement l'érudit conservateur et historien de la gloire militaire de l'Egypte.

A la Légation d'Espagne

S.E. le Comte Casa de Reale, ministre d'Espagne au Caire, offrait le 19 février une brillante réception en l'honneur de la délégation du Maroc Califal auprès de la Ligue Arabe. De nombreuses personnalités dont les ministres des pays arabes, de hauts fonctionnaires égyptiens, anglais et américains, ainsi que les représentants de la presse, avaient répondu à l'invitation.

Le Rescrit royal chargeant Sedky pacha de former le Cabinet

Mon Cher Ismail Sedky pacha,

Notre Cher Pays traverse une étape difficile; la difficulté qui la marque n'est pas seulement un reflet de l'inquiétude générale qui plane sur le monde entier; elle est encore une saine manifestation de l'ambition du peuple de réaliser ses justes revendications, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Comme ces circonstances exigent que les forces se solidarisent, que les hommes s'accordent un mutuel soutien, maintenant surtout que l'Egypte est à la veille de négociations avec sa grande alliée; et comme vous êtes tout désigné pour orienter le pays dans ce sens et le conduire dans cette voie, Nous plaçons le pouvoir entre vos mains, confiants dans le loyalisme et le dévouement que Nous vous connaissons.

Il Nous a en conséquence plu de vous appeler à la présidence de Notre Conseil des Ministres; Nous adressons le présent Rescrit à Votre Excellence pour la formation d'un Cabinet dont vous Nous soumettrez le projet afin que Nous le sanctionnions par Décret.

Veuille le Très-Haut Nous accorder Sa Protection et Nous inspirer à tous le moyen d'assurer le bonheur et la prospérité de Notre peuple bien-aimé. Dieu est le meilleur Maître et le meilleur Soutien.

FAROUK

Fait au Palais de Koubbeh, le 14 Rabi Awal 1365 (16 Février 1946).

Traduction.

La réponse de Sedky pacha

Sire,

Votre Majesté a daigné, à cette heure critique de la vie du pays, me confier la mission de former le Cabinet et d'orienter les destinées de la nation vers le bien dont Vous avez le grand souci de la combler. Mission difficile, Sire, sous le poids de laquelle ploieraient les plus forts et les plus qualifiés pour assumer les lourdes charges du pouvoir. Sans la haute confiance et la généreuse sollicitude dont Votre Majesté a bien voulu l'honorer, l'homme faible que je suis n'aurait pu s'atteler à cette tâche ardue. Mais la haute confiance et la généreuse sollicitude dont Vous m'avez comblé m'ont donné une âme nouvelle, issue de Votre âme ardente et forte, de Votre jeune et puissant enthousiasme.

Il m'a été donné, Sire, de m'assurer la collaboration d'hommes dont j'ai

connu la capacité, l'expérience et le profond sentiment des responsabilités, et parmi lesquels se trouvent certains membres d'un des partis qui ont rendu de louables services au pays. Tous m'ont promis de n'épargner aucun effort pour servir les intérêts publics et conduire le pays au progrès, à la grandeur et au succès que Vous lui souhaitez.

Nous sommes résolus, Sire, à servir activement le pays dans les différents domaines et à préparer la voie à la réalisation de la volonté nationale de parachever notre indépendance, afin que cette indépendance ne soit entachée d'aucune suspicion.

J'espère au plus tôt avoir l'honneur de soumettre à Votre Majesté les noms des délégués qui engageront avec la Grande-Bretagne des négociations libres et sans réserves, selon la volonté formelle de la nation. Nous veillerons, selon les directives de Votre Majesté, à ce que la délégation représente fidèlement le pays tout entier, indépendamment des divergences de politique intérieure qui pourraient exister, divergences dont les effets ne devraient pas, car le pays ne le souffre plus, s'étendre à la question de l'indépendance.

Quant aux réformes intérieures que le Cabinet se propose de poursuivre avec détermination et sans faiblesse, elles tendront en premier lieu à maintenir l'ordre et la sécurité, à faire régner la tranquillité dans le pays, à relever méthodiquement et progressivement les conditions sociales des classes indigentes d'une manière compatible avec la dignité de l'Egypte et répondant à ses besoins pressants, trop longtemps négligés ou oubliés. Cette oeuvre ne sera plus désormais un moyen de propagande.

Le premier des buts essentiels de la politique intérieure du Cabinet sera de livrer une guerre sans merci à ces trois ennemis: l'ignorance, la pauvreté et la maladie. Pour assurer le succès de cette lutte, le Cabinet s'emploiera — condition fondamentale — à améliorer la situation financière et économique, en augmentant la production sous toutes ses formes, dans les domaines agricole et industriel, et en développant l'agriculture et l'industrie. Il veillera de plus, à faciliter l'écoulement de nos produits et à favoriser le commerce tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Nous nous rendons parfaitement compte, Sire, que ces buts importants ne pourront être atteints que dans une atmosphère de pleine confiance, de calme et d'ordre, ce qui fera l'objet de tous les soins du Cabinet. Sûr du patriotisme des Egyptiens en général et, en particulier, des partis et des di-

rigeants de l'opinion, le Cabinet sent qu'ils comprennent tous la gravité des responsabilités qu'entraîne la réalisation des aspirations nationales, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de sorte que ce but suprême ne puisse se heurter à aucun obstacle. Animé de cette conviction, le Cabinet sera rassuré sur la cause du pays, de même qu'il trouvera dans Votre haute bienveillance et Vos nobles directives le meilleur garant pour l'accomplissement de tous les espoirs.

J'ai l'honneur de soumettre à Votre Majesté les noms des Ministres qui ont accepté de collaborer avec moi, me réservant les portefeuilles de l'Intérieur et des Finances :

Ahmed Loufi El-Sayed pacha, Ministre d'Etat, pour les Affaires Etrangères;

Saba Habachi bey, pour le Commerce et l'Industrie, ainsi que l'Approvisionnement;

Abdel Kawi Ahmed pacha, pour les Travaux Publics;

Mohamed Abdel Galil Samra pacha, pour les Affaires Sociales;

Ibrahim Dessouki Abaza pacha, pour les Wakfs;

Hefni Mahmoud pacha, pour les Communications;

Lewa Ahmed Atyia pacha, pour la Défense Nationale;

Mohamed Kamel Moursi pacha, pour la Justice;

Mohamed Hassan El-Achmaoui pacha, pour l'Instruction Publique;

Hussein Enan pacha, pour l'Agriculture;

Dr. Soliman Azmi pacha, pour l'Hygiène Publique.

Si Votre Majesté approuve ce choix, je La prie de vouloir bien le sanctionner par Décret.

Je demeure, Sire, de Votre Majesté, le très fidèle et très dévoué serviteur.

Le Caire, le 15 Rabi-Awal 1365 (17 Février 1946).

ISMAIL SEDKY

Traduction.

Le décret constituant le Cabinet

Nous, Farouk 1er, Roi d'Egypte,
Vu l'article 49 de la Constitution;
Vu le Rescrit du 21 Septembre 1879;
Vu Notre Rescrit No. 40 du 16 Février 1946;

Sur la proposition du Président de Notre Conseil des Ministres,

Décrétons :

Art. 1. — Sont nommés :

ISMAIL SEDKY PACHA, Ministre de l'Intérieur et des Finances;

AHMED LOUTFI EL-SAYED PACHA, Ministre d'Etat chargé du Portefeuille des Affaires Etrangères;

SABA HABACHI BEY, Ministre du Commerce et de l'Industrie, ainsi que de l'Approvisionnement;

ABDEL KAWI AHMED PACHA, Ministre des Travaux Publics;

MOHAMED ABDEL GALIL SAMRA PACHA, Ministre des Affaires Sociales;

IBRAHIM DESSOUKI ABAZA PACHA, Ministre des Wakfs;

HEFNI MAHMOUD PACHA, Ministre des Communications;

LEWA AHMED ATYIA PACHA, Ministre de la Défense Nationale;

MOHAMED KAMEL MOURSI PACHA, Ministre de la Justice;

MOHAMED HASSAN EL-ACHMAOUI PACHA, Ministre de l'Instruction Publique;

HUSSEIN ENAN PACHA, Ministre de l'Agriculture;

Dr. SOLIMAN AZMI PACHA, Ministre de l'Hygiène Publique.

Art. 2. — Le Président de Notre Conseil des Ministres est chargé de l'exécution du présent Décret.

Fait au Palais de Koubbeh, le 15 Rabi Awal 1365 (17 Février 1946).

FAROUK

Par le Roi

Le Président du Conseil des Ministres (Ismail Sedky)

Le Président du Conseil des Ministres (Ismail Sedky)

Traduction.

«Il nous faut serrer les rangs en vue des négociations. Allez le dire aux chefs des partis. De mon côté je travaillerai à créer, une atmosphère favorable à la collaboration de tous.»

Déclarations du Ministre de l'Instruction Publique

S.E. Mohamed Hassan El Achmaoui pacha, ministre de l'Instruction Publique, de son côté, prit contact avec les milieux universitaires auxquels le lient de vieilles et amicales relations, et tint aux étudiants le langage de raison et de sagesse patriotique que commande la situation.

«Il est certain que le ministère de l'Instruction Publique assume la plus grande part pour l'orientation de la renaissance égyptienne. Dès aujourd'hui, je me mettrai à l'étude de la situation ainsi que des projets du ministère pour me former une opinion saine, afin que le ministère de l'Instruction Publique puisse réaliser les aspirations du pays dans le domaine intellectuel.»

Passant à un autre domaine, le ministre nous a déclaré :

«Je suis certain que le patriotisme des étudiants les incitera à placer leurs intérêts et ceux de la patrie au-dessus de toute considération, et qu'ils se consacreront avec tranquillité et quiétude à leurs études afin de se préparer à un avenir qui exige d'eux une formation parfaite et solide. Du moment que le pays est unanime sur la réalisation des revendications nationales, une atmosphère de calme est nécessaire pour laisser à ceux qui travaillent la latitude d'assurer la défense du pays, soutenus par la foi et la confiance.»

Aussi espère-t-on que l'influence du Premier Ministre et du ministre de l'Instruction Publique ramènera les étudiants à reprendre les cours, d'autant plus que les examens approchent et qu'ils n'ont plus de temps à perdre.

SEDKY PACHA FAIT CONFIANCE AU PATRIOTISME ET AU BON SENS DES ÉTUDIANTS

Le Premier Ministre a convoqué chez lui, le 18 Février, une vingtaine des leaders des étudiants en train de manifester. Il leur a demandé de lui exposer franchement leurs opinions, leurs critiques et leurs aspirations. Les étudiants, encouragés par ce ton bienveillant, s'exprimèrent avec une franchise totale.

Sedky pacha leur répondit, discuta avec eux et leur expliqua tout son programme, faisant confiance à leur patriotisme et à leur bon sens pour ne juger le ministère que sur ses actes. Les étudiants en furent persuadés et promirent au Premier Ministre de reprendre les études et de laisser le gouvernement travailler pour ne le juger que sur les résultats.

Le Premier Ministre déclara notamment :

«Vos revendications sont celles de S.M. le Roi, du peuple égyptien et les miennes. C'est parce que j'ai répété jour et nuit que l'Egypte revendique l'évacuation et l'unité de la Vallée du Nil que S.M. le Roi a daigné me placer à la tête du gouvernement. La porte des négociations est ouverte devant nous; nous y allons libres de toute entrave. Cependant, je ne puis réclamer l'évacuation sans recourir à des négociations. Je n'aime pas la politique du silence et du mutisme; elle a causé des troubles sous le précédent ministère et a provoqué ma démission du sein de la Commission Politique.»

Et Sedky pacha de conclure :

*Si
notre
effort
vous intéresse*

abonnez-vous

XXe. Anniversaire de la «Semaine Egyptienne»

LA RÉUNION DU 28 FÉVRIER 1946



Photo Sautch

De gauche à droite S.E. le Sénateur A. Gemayel Bey, M. Pierre Jouguet, S.E. Ahmed Bey Rassim, M. Jean Lugol, Hassan Bey Mazhar, M. V. Hilbert, Mme Granitsas, M. Robert Blum, le Commandant des Forces Helléniques du M.O. Colonel B. Granitsas, M. F. Leprette, Mme et M. Stavro Stavrinos, le Poète Arsène Yergath, l'Ingénieur Minassian, Mme Mohamed Bey Naghi, Mtre. José Caneri et Mohamed Bey Naghi.

La «Semaine Egyptienne» a célébré son vingtième anniversaire le dernier jour du mois de février dernier, grâce à l'idée première de Mtre. José Caneri.

Un comité composé de MM. Pierre Jouguet, Antoine Gemayel Bey, Ahmed Rassim Bey, Th. Cozzika, Edgar Gallad Bey et Jean Lugol avait en effet décidé de réunir ce jour-là tous les amis et collaborateurs de Stavro Stavrinos, non seulement pour témoigner au Directeur de la «Semaine Egyptienne» leurs sentiments d'affectueux attachement, mais encore pour honorer le courage et le désintéressement avec lesquels il a servi dans sa revue, «son enfant» ainsi qu'il le dit lui-même, la cause des lettres et des arts.

La réunion se tint dans le cadre luxueux du Shephard's Hotel, il est vrai, mais elle sut rompre toute solennité pour prendre l'aspect d'une intimité des plus agréables.

Stavro Stavrinos était là debout, dans le hall, avec son sourire habituel qu'un subtil redressement des sourcils change soudain en rieuse malice, et il accueillait tout le monde — et il en vint! — d'une bonne et vigoureuse poignée de mains. Les clients de l'hôtel regardaient ébahis ce flot de gens déferlant à la même haure et ils se disaient: «Que se passe-t-il dans notre caravansérail? Changement de propriétaire?...» Eh! Eh! Stavrinos! ...Mais non; personne ne l'aurait jamais cru! Chacun sait que notre ami est pur de cette ambition! Stavrinos? On n'en connaît qu'un: c'est celui qui passe, vient, entre chez vous, sa revue sous le bras, ses épreuves dans les poches; et bien malin qui oserait les lui arracher! Or, sa «Semaine», il l'a tenue ainsi, peut-on dire, pendant vingt ans, dur comme fer, malgré toutes les traverses et les déceptions, mais aujourd'hui, il la tient plus que jamais vivante d'avoir triomphé des assauts du destin.

Au beau milieu du salon, sur une table, on pouvait voir cette fameuse «Semaine», cette mère cigogne, avec toute sa progéniture, depuis le premier né dans ses petites langes grises, jusqu'aux derniers, plus grands, impeccablement habillés, dont certains portent des noms à vous faire chavirer: «Moi, c'est Goethe — Et toi Byron? — Moi? C'est Pouchkine. — Et toi? Moi c'est Herriot! — Et toi? — Moi, c'est Costis Palamas!

Et vous ne le direz pas, ajoutait-il, si je vous annonce que nous aurons bientôt un petit frère. Ah! et comment s'appellera-t-il? — Ca, c'est un secret! Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'on l'a commandé à Paris, mais il est allé d'un coup jusqu'à Assouan, parce qu'il avait froid; alors, on s'occupe de le faire revenir!...

On en serait encore à dialoguer avec ces enfants prodiges, et avec d'autres, des artistes, peintres, sculpteurs, poètes de l'Egypte, si tout à coup on ne s'était senti arraché à cette conversation par un retentissant battement de mains, signal du ralliement pour l'heure des discours. Toute cette assemblée d'amis, égyptiens, grecs, français, tchèques, anglais, suisses... qui s'étaient disséminés au hasard des rencontres par petits groupes pour bavarder et discuter, qui dans un coin, qui autour d'une table, qui adossés à l'impressionnant buffet aligné sur les deux côtés de la salle, toute cette assemblée, donc, se rapprocha et dessina un harmonieux demi-cercle devant la table des revues. On vit l'ami Stavro Stavrinos se faire une modeste place sur le bord de la courbe, Marika se couler dans les rangs de la foule; alors, M. Lugol, Rédacteur en chef de «La Bourse Egyptienne», debout de l'autre côté de la table, prit la parole: ce fut pour définir en quelques mots l'objet de cette réunion, et proposer aussitôt à M. Jouguet, ancien Directeur de l'Institut Français d'Archéologie, de prononcer pour ainsi dire le discours d'usage. De cette voix sonore que nous lui connaissons, M. Jouguet dit alors ce qui fait le mérite de la «Semaine Egyptienne»: une revue littéraire et artistique, qui vit d'elle-même et qui tient; une revue franco-orientale qui est l'oeuvre d'un Hellène et qui est entièrement rédigée en français; à la tête, un directeur toujours en éveil, parvenant à rassembler autour de lui les plus grands noms du monde intellectuel d'Egypte. M. Jouguet, helléniste, ne pouvait manquer d'évoquer, chemin faisant, l'héroïque pays de Stavro Stavrinos qui, en ces dernières années de guerre, fut le premier à nous donner une lueur d'espoir. La Grèce d'aujourd'hui, c'est toujours la Grèce d'autrefois, celle qu'il a lui-même étudiée à travers ses philosophes et ses poètes; c'est pourquoi, M. Jouguet exprime en terminant le désir que fût réservé dans la «Semaine» un petit coin — pas trop petit — à

la littérature et à la pensée grecques modernes dans leur propre langue.

Après lui, S.E. M.D. Pappas, Ministre de Grèce improvisa à son tour en français un aimable discours pour remercier l'assistance du cordial hommage qu'elle rendait à la Grèce en la personne d'un de ses plus dévoués enfants: Stavro Stavrinou... Puis, il y eut un instant d'arrêt, car, dans un coin, le photographe se préparait à prendre position. Seulement, ce n'était pas tout. On vit s'avancer l'un des plus anciens collaborateurs de Stavrinou, l'un de ceux qui l'ont connu dans sa librairie d'art de la rue Kasr el Nil entouré d'une pleiade d'amis dont certains ne sont déjà plus des nôtres. C'était F. Leprette. Nous entendîmes alors un discours, ou plutôt un conte, comme il le dit lui-même, agréablement exprimé, spirituel, évocateur à souhait. Ceux qui ne vécurent pas ces temps — disons heureux — virent passer l'image de cet étonnant cercle d'hommes divers, réfugiés chez Stavrinou à l'abri des belles éditions d'art, et qui semblaient s'étonner qu'un libraire pût consentir à s'en dessaisir pour du vil argent. Aussi Stavrinou, qui partageait leurs sentiments, fâché dans la pénombre, laissait-il l'éventuel acheteur s'embarrasser dans ses importunes questions, jusqu'à ce qu'il se résolût à reprendre de lui-même le chemin de la porte. Oui, heureux temps de l'insouciance, si l'on veut. La petite bohème d'un vieux Montmartre tenant ses dernières assises dans une bouquinerie du Caire!...

C'était l'époque où le philosophe André Lalande parlait «Metaphysique», où le 1er Doyen de l'Université Fouad 1er Henri Gregoire faisait revivre «L'Impératrice Eudoxie», où l'historien Philippe Sagnac exaltait les bienfaits de la révolution française de 1789 tandis qu'Oscar Grojean et Juan Sintès faisaient des calembours; c'était l'époque où Hassan Moghadam récitait à Georges Cattani son dernier poème, où le poète S. Skipis, admirait les toiles du peintre Maleas, faisant l'éloge de son ami Paul Fort; près d'eux le poète Khairy expliquait au Dr. R. Schlaepfer les trois coups du destin dans l'oeuvre de Wagner et le peintre Bilibine de... de... man... dait de... de... de... fails sur le mont Sinai à l'Abbé Saint-Paul Girard. C'était l'époque où le poète Henri Thuille faisait l'éloge de Mex à Mlle José Caneri, où Robert Blum montrait le dernier numéro d'Ana Malé à Finbert, tandis que Neroni discutait peinture avec Morik Brin.

Voici, du reste, le récit que F. Leprette, fit de ces temps déjà lointains:

Moi, si vous voulez bien me le permettre, je ne ferai que vous raconter, sans façon, une petite histoire que j'appellerai: Les Mystères de la Librairie d'Art.

Il y a de cela bientôt un quart de siècle. Par les plus lourdes après-midi d'été, lorsque votre talon de promeneur ne parvenait plus à s'arracher au bitume en fusion, lorsque votre esprit s'était repu, jusqu'à la nausée, de cogitations décidément trop laborieuses, vous gardiez au moins la ressource de tirer votre montre. Cinq heures. «Ah! Ah!» faisait le soleil qui avait prévu le coup. Et pan! la statue du Colonel vous balançait à travers le visage l'ultime et aveuglante pelletée de feu. Mais rien n'allait vous empêcher de remonter la rue Kasr el Nil, de votre pas soudain plus allègre.

C'est qu'au no. 23 de cette rue s'ouvrait alors une boutique assez ombreuse, assez mystérieuse, toujours trop étroite, où se donnait rendez-vous, sur les cinq heures, ce que Le Caire comptait d'artistes, de rêveurs, de révolutionnaires, de gens à marotte, de gens d'esprit, de gens bien, de jeunes gens surtout, et de bons vivants... Ce lieu de réunion vers lequel vous couriez n'était autre que la Librairie d'Art, où devait naître «La Semaine Egyptienne» dont nous fêtons aujourd'hui le XXème anniversaire.

Librairie, il fallait bien lui donner ce nom puisque des rayonnages bourrés de livres en garnissaient les murs jusqu'au plafond. Mais quelle drôle de librairie!

Si, d'aventure, quelque client du type sérieux y pénétrait avec le dessein saugrenu d'échanger quelque

ouvrage contre espèces sonnantes, le seuil à peine franchi, notre homme se défendait mal d'une vague inquiétude. Ah ça! faisait-il erreur? Des yeux, il cherchait le maître de céans. Le maître de céans, point. La boutique semblait abandonnée à de singuliers personnages, le plus souvent debout, dos et coudes appuyés aux vitrines du centre, parfaitement indifférents à tout ce qui n'était point la reconstruction du monde. Que pouvait bien vouloir ce peccenot, en ce lieu même où, chaque jour, entre cinq et sept, se décidait le sort du monde? «Mais mon pauvre ami!»

Le client sérieux ouvrait tout grande ses écubiers, sans bien comprendre. Il y avait de quoi!

Des coques de sa lavallière, sans quitter de l'oeil sa victime, le joyeux caricaturiste Sintès se mettait à faire sortir, tel un prestidigitateur de son gibus, l'interminable chapelet de ses calembours. L'abbé St. Paul Girard, qui en eût remontré pour l'érudition, au bon maître de Jacques Tournebise, moins fort que lui cependant sur le chapitre de la mansuétude, ne désarmait point. «Que veut donc ce peccenot?» répétait-il, car son langage ne manquait pas de verdeur pour un abbé. Et il dardait vers lui sa barbiche fourchu. Très talon rouge, au contraire, l'étrénel maître du barreau José Caneri faisait deux pirouettes avant de passer la balle, je veux dire le revolver, à son voisin. «Qu'en pensez-vous, cher Ahmed?» demandait-il de sa voix suave, dangereusement suave. Mais le poète Ahmed Rassem, en ce temps-là svelte comme un dattier, rêvait à Nysane, sa bien-aimée, «plus douce que la nuit sur la mer». «Eh bien! A vous, Bonjean!» Et, de la porte où il guettait un souffle improbable, le futur auteur des «Mansour» entamait aussitôt, en s'épongeant le front, toutes sortes de variations météorologiques et rafraîchissantes.

Survenaient le journaliste Edgard Gallad, le sculpteur Moukhtar et le professeur Deif. Survenait Panos. Et encore deux poètes, Mohamed Khairy, Yergath. Et le peintre Bréval. Et le Père Fils. Et Yvonne Laeuser, Nizza. Survenaient...

Le client sérieux faisait: «Hum! Hum!» timidement.

Du coup, lui tombait dessus l'arrière-boutique.

«Tonnerre!» mugissait quelqu'un dont l'organe vocal ressemblait furieusement à celui du peintre Boeglin. «Tonnerre! Peaux de fesse et Cie!» «Parlez pour vous, cher Monsieur», rétorquait un compère qui, à en juger par le ton glacial, devait être Mario Pétrus, le beau ténébreux. Ce n'étaient là que chattering et doux préludes à un hurvari de tous les diables.

Décidément, il y avait erreur. Notre client sérieux esquissait un pas de retraite.

C'est alors qu'intervenait un rire que vous connaissez bien: il est toujours le même. Ce rire gloussant et bonhomme du cher Stavrinou, qui lui fend le visage d'une oreille à l'autre, qui fait que la forte broussaille de ses sourcils se soulève comme un couvercle, pour laisser voir deux luisantes prunelles noires, qui met en fuite, en les débuisant des commissures de ses lèvres charnues, de ses narines robustes, de ses paupières spirituelles, mille plis gorgés de sensualité faunesque.

De derrière son comptoir où il n'en finissait jamais, quelle que fût l'heure, de se faire lustrer et pomponner ses pieds de chèvre (car il avait son cirque personnel, à domicile!), le maître de céans se donnait à connaître enfin. Sans hâte, il déposait son journal, une liasse d'épreuves, encore une liasse d'épreuves, un cliché, encore un cliché, se mirait avec un dernier regard de tendresse dans le lac de ses escarpins, se levait. Un client sérieux. Dame! Ce phénomène méritait qu'on le considérât de plus près. Et on le lui collerait, pour en finir... «Vous désirez?»

Mais l'histoire ne s'arrête point là. Oyez plutôt. Avec un flair inattendu, notre timide intrus s'orientait fort bien dans la caverne platonicienne, dénichait aussitôt quelque rarissime album d'art, posait un doigt infailible sur le pur joyau, retrouvait un filet de voix pour déclarer en tremblant qu'il prendrait bien à la rigueur ce rossignol, arrachait, sur ce propos, un pre-

mier escompte, se faisait envelopper l'objet avec mille exigences vu son mauvais état, se ravisait, obtenait avant de sortir un nouveau rabais, finalement consentait à emporter son bien... oui, mais à crédit, et oncques plus personne n'allait le revoir. C'était la meilleure affaire de la journée.

On pense qu'à ce compte le libraire d'art Stavros ne devait point faire fortune. Mais s'il avait du goût pour les souliers impeccables, Stavros était surtout travaillé par une noble passion dont il ne guérira jamais. Sourd à nos criaileries, nous lissant à nos abstractions de quintessence, il supputait, du matin au soir, avec précision, papier, publicité, caractères, épreuves, articles, équipes, agapes, et quel titre à mettre sur tout ça: La Semaine Egyptienne.

J'aurais dû le comprendre le jour où il m'étala sur son comptoir la maquette du premier numéro. Au lieu de cela, sans même remarquer ses mains qui tremblaient de fierté toute paternelle, je m'étais récrié assez sottement: «Eh quoi! Stavro! S'engager par ce titre à paraître chaque semaine, toutes les semaines! Au Caire! Seigneur, quel optimisme!... ou alors, un héritage, cher Stavro? le bon billet de loterie?» Je me rappellai que, ce jour-là, le cher faune au poil noir considéra sa maquette longuement, amoureuxment; puis il leva les yeux et se mit à rire. C'était sa réponse.

Aujourd'hui encore, demandez-lui par quel miracle il a pu assurer pendant vingt ans — et les années sont longues en Egypte, — parfois dans les pires conjonctures, la publication de cette revue si familière, si accueillante à tous, dont la tenue fut toujours si digne, le ton si humain, si fraternel, de nouveau vous l'entendrez rire. Mais aujourd'hui vous comprendrez, j'espère, comme moi, ce que signifie le rire de Stavro. «C'est bien simple, tout est simple. Il s'agit d'aimer une revue plus que les honneurs et le profit, plus que sa santé, plus que moi-même, comme son enfant, comme un être de sa chair. Il ne faut que modestie, travail et bonne humeur». Vous reconnaîtrez, avec moi, qu'il y a vingt ans, lorsque sortit de l'étrange Librairie d'Art le premier numéro de La Semaine Egyptienne, pour le cher Stavro, notre ami, cette fois-là, c'était vraiment la meilleure affaire de sa vie.

Enfin, le poète Arsène Yergath clôtura la séquence des discours en célébrant dans une prose d'un lyrisme délicat le sentiment de l'amitié qui était bien en effet celui qui unissait tous les présents:

Nous sommes ici pour célébrer le triomphe du Rêve. Un messager nous est venu du pays de la Sagesse et de la Beauté, de la patrie des Déesses et des Dieux pour nous enseigner à croire que l'Idéal n'est pas une chimère.

Tel un aveugle dont les paupières perçoivent avec force toute sensation de lumière, il a marché dans le sentier de l'horizon radieux de ses songes. Malgré les ténèbres, les adversités, l'abandon, il a pu toucher aux frontières d'un pays imaginaires dont le centre se nomme «Poésie».

Nous tous, poètes d'Egypte d'expression française, lui devons beaucoup. Il a été pour chacun un frère à l'accueil chaleureux et doux.

La porte de sa demeure est encore ouverte devant ceux qui croient comme lui au triomphe du Rêve.

Qu'il soit jeune et inconnu, ou déjà célèbre et glorieux, sous le poids de l'âge, le pèlerin ne manquera jamais de trouver chez Stavros le trésor le plus sacré du monde: un cœur compréhensif et fraternel.

Une discrète émotion avait alors gagné la foule, quand Stavro Stavros sortit des rangs pour exprimer ses remerciements. Il s'acquitta de sa tâche avec sa modestie habituelle, non sans humour, et avec la générosité de pensée qui est dans sa manière. Oubliant sa personne, si ce n'est pour manifester discrètement une fierté qui lui revient de droit, il affirma une fois de plus sa confiance dans la culture des idées d'où sont

sortis, nous le savons, son abnégation et son désintéressement.

Excellences, Mesdames, Messieurs,

Je suis vraiment trop ému pour pouvoir vous dire combien je suis à la fois flatté et reconnaissant d'entendre d'aussi belles paroles. Pour répondre à tant d'amitiés chaleureuses et à tant de fraternité, je ne trouve, hélas! qu'un seul mot: c'est le «mercî» traditionnel. Mais si je le dis c'est de tout mon cœur.

Excellences, Mesdames, Messieurs,

Je suis heureux d'avoir vingt ans encore une fois. C'est là, croyez-moi, un privilège qui n'est pas donné à tout le monde, et, en ce moment, j'ai l'impression d'être beaucoup plus jeune et d'être de nouveau dans cette atmosphère d'enthousiasme qui vit naître «La Semaine Egyptienne».

«La Semaine Egyptienne». Vous savez tous que c'est mon enfant. Il y a vingt ans, je l'aidais à se mettre debout et à marcher. Aujourd'hui, quoique plus sage, c'est elle qui me reconforte et m'encourage à continuer l'oeuvre de ma vie. Je suis donc fier d'elle, non pas seulement parce qu'elle a grandi, mais aussi parce qu'elle a toujours su garder, dès sa naissance et malgré les événements survenus depuis dans le monde, un air de noblesse et de distinction qu'elle emprunte sans doute au milieu où elle vit. Je vient de nommer l'Egypte, cette Egypte si belle et si prestigieuse, à la tête de laquelle se trouve, en la personne de S.M. Farouk Ier., un roi à la fois éclairé et sage, qui ne cesse d'encourager tout ce qui est de nature à augmenter le rayonnement spirituel de Son Pays.

Autre sujet de fierté pour moi: La Semaine Egyptienne s'exprime en français. Autour d'elle, un grand nombre d'écrivains, Egyptiens et Etrangers, tâchant assidûment de maintenir vivant l'esprit de la France, cet esprit que des barbares essayaient tout dernièrement encore d'étouffer mais qui souffle à cette heure de plus en plus puissant sur un monde étonné et applaudissant.

Vingt années d'efforts et de luttés se sont donc écoulées pour que s'élève, vive et pure, une flamme spirituelle dans un siècle où l'or, la machine et l'atome tentent de remplacer les valeurs éternelles. Cela ne fut pas souvent facile. Des difficultés matérielles essayèrent maintes fois, mais en vain, de mettre fin à une activité des plus désintéressées. On ne tue pas l'Esprit et ce qui le blesse le rend plus fort.

Ce coup d'oeil retrospectif me permet de vous assurer que l'avenir ne m'inspire aucun découragement. Au contraire, c'est avec confiance et optimisme que je l'envisage parce que, jour après jour, autour d'un même idéal et par la voix d'une même revue, se donnent rendez-vous et s'expriment des amitiés solides.

Excusez-moi si j'insiste. Mais, aujourd'hui plus que jamais, les hommes ont besoin d'élever leur esprit au-dessus des soucis angoissants de l'époque. Pour cela, il est nécessaire que des revues comme la Semaine Egyptienne continuent d'exister. Car souvent elles reposent et consolent, et, s'efforçant de mettre de l'art dans la vie, elles planent avec l'Esprit dans des régions élevées où celui-ci puise la force qui lui permet de combattre le Mal.

Au nom de cet Esprit dont la puissance est si grande et si vivace qu'elle écarte toutes les crises de l'intelligence, tous les malentendus et même toutes les haines, veuillez accepter, Excellences, Mesdames, Messieurs, l'expression de ma vive sympathie et de ma gratitude.

Eclair de magnesium, déplacement de la foule vers les longues tables où l'on servait le thé et les gâteaux, et, petit à petit, le rideau tomba sur l'une des plus sympathiques réunions auxquelles il nous ait été permis d'assister.

Etaients présents: LL.EE. le Ministre de France et Mme Jean Lescuyer, le Ministre de Turquie S.E. Numan Tahir Seymen, le Ministre du Brésil et Mme Caio de Mello Franco, le Ministre d'Espagne Comte de Casa Real, le Ministre de Tchecoslovaquie et Mme Jaroslav Sejnoha, le Ministre du Chili et Mme Suares Barros, le Baron H. de Bildt, Ancien Doyen du Corps diplomatique, M. Ibrahim Ma Tienying et Kou I Hua, secrétaires a la Légation de Chine, Lord Kinross, Directeur de la Publicity Section de l'Ambassade Britannique, Hassan Mazhar Bey, Directeur de la Presse au Ministère des Affaires Etrangères, Ahmed Bey Rassim, Directeur Général de la Presse, M. Roger Desmots, Chef des Services de presse de la Légation de France, S.E. et Mme. Sesostris Sidarouss Pacha, S.E. et Mme S. Theophanidis, M. et Mme G. Christodoulou, Conseiller à la Légation de Grèce, Mme D. Sofianos, épouse du Consul Général de Grèce, M. D. Bitsios, Vice-Consul de Grèce, M. Joseph Besso, Président de la Communauté des Hellènes Israélites d'Egypte, M. Michael Dunford du British Council et Miss Nina Weiner, l'Ingénieur Minnassian, Mme. Broumis, Mme Yousri Naguib, Ahmed Rachad, M. et Mme. Marc Yatrou, M. Elie Yatrou, Le Directeur du Musée de l'Art Moderne et Mme Mohamed Naghi Bey, le peintre Georges Sabbagh, le peintre et Madame Jaro Hilbert, Mme Pierre Jouguet; Mme

H. Devoushire, le Commandant des Forces Helléniques du M.O. et Mme B. Granitsas, le Doyen des poètes Marius Schmeil, le Sénateur A. Gemayel Bey, Karim Tabet Bey, Edgard Gallad Bey, Mme Prof. Th. Papaioannou, Mme Inglessis, Mme Brundigge, Mme Carr, Mme Lillette Mosseri Bey, Mme Amy Kher, Mme. Nelly Vaucher, Mme L. Bernard, Mlle Jeanne Marques, Mme. Moraitinis, Mlle Marie Catherine Boulad, Le Lt Colonel Zaki Abdel Rahman, Directeur du Musée de l'Armée, le Lt. Colonel A. Tsaoussopoulos attaché Militaire de la Légation de Grèce, M. et Mme. G. Dardaoud, Mme Yvonne Vignaud, J. Ascar Nahas Bey, M. et Mme. Nicolas Nahas, le Dr. et Mme Peretz, le Dr. et Mme. Jacques Richer, le Proviseur du Lycée Français, M. Gossart; les Professeurs B. Guyon, F. Talva, H. Soulon, Edm Muller et Madame, Mme Marinette Canzuk, Mme Marie Jeanne Colombe, M. et Mme. Morie Brin; Mme F. Leprette, M. Max Fisher, M. Theo-Levi, Mtre Maurice Jehiel, M. Robert Blum, Mtre. José Caneri, M. Y. Drentz Marcarian, les peintres D. Antranikian, A. Zorian, O. Avedissian, le caricaturiste Saroukhan, Fouad Abou Khater, Mlle Amalie Nicolaidis, M. G. Michaelidis, Mme Arsène Yergath, A. Khedry, A. Shual, S. Pierre Petridis, M. Mardrus, les membres de la presse, etc., etc.

AMICUS

Poèmes Grecs

"ELISSOVA" DE ARIS DIKTÉOS

Un poète grec qui cherche dans l'absolu des eaux, des boues, des nuées une sensation supra-terrestre de la poésie. Effort général du siècle, qui après une rude guerre, a plus que jamais sa raison d'être. Ne le trouve-t-on pas, chez un Eluard, un Jouve, un Fargue...

Tous suivent la piste rimbaldienne. Celui-ci plus que les autres, puisqu'il a entrepris une traduction des oeuvres complètes de Rimbaud. De-ci de-là on rencontre même des transpositions. Mais les transpositions comme chez Palamas où l'on distingue parfois dans son vers solennel, un avant-bras de Hugo, la cuisse de Verhaeren et le nez d'Ibsen, font un misérable effet...

J'ai communiqué avec Diktéos, par cette liqueur d'adolescence, qui semble liquéfier la vie, la fait couler dans des rigolles appropriées qui se versent dans l'éternité...

Influencé par la musique, dont on a tant parlé, à propos du cinquantenaire de Verlaine, je pensais lui faire une querelle de forme. Trop de laisser aller... Mais je ne tardais pas à découvrir une musique intérieure inséparable à l'individu. Ma critique retombait sur le pauvre «Lélian» qui devait lui, pensais-je, placer son second et son troisième étage poétique dans ses soulographies... Ses vers demeurant le charmant rez-de-chaussée de repos et de quiétude d'un bon vivant qui couvait son vin. Une fumée, une musique après le coit. Je considérais alors plus engageants ces «coins-de-rue» d'Utrillo, un autre ivrogne, qui travaillait pendant qu'il était dans le coma...

Dans la poésie de Diktéos, je devais aller résolument, comme dans une mer froide en hiver, luttant des mains et des pieds pour pénétrer ce quelque chose d'entier, d'inconnu que l'on ne fait qu'entrevoir à peine quelques secondes dans l'existence.

Sur cet inconnu, que jadis moi-même j'ai vainement cherché en fermant à moitié les yeux... mon poète a eu une prise meilleure. Il a pu le réaliser par le «logos» et «l'aphi». Mais il me semble — et c'est une de mes critiques, car ici il faut aller de son intuition animale, oubliant tous les livres — que l'odorat lui a manqué!

C'est Roger Caillois qui s'opposait récemment à la critique comme on la fait de nos jours. Le chef d'oeu-

vre, disons ici la poésie pure, furent spontanément de l'individu. Inutile de savoir trop de choses sur l'auteur et à quel moment il a pondu cela... La comparaison avec les prédécesseurs, le milieu, etc., s'avèrent choses inutiles.

Le seul snobisme sexuel que je retrouve chez Diktéos diminue l'oeuvre, représentant le fatal contact...

D'ailleurs cette nécessité de rupture de contact est profondément ressentie par le poète lui-même, inquiet d'avoir manqué à sa destinée en communiant vulgairement avec le réel. Il doit avoir complète scission entre le char qui conduit Pégasse et sa possible écurie, laissée en arrière... C'est là un gros drame, qui dépasse de beaucoup tous ces débats passionnels chantés en vers réguliers, tracés sur carte-postale, qui ont eu leur temps de vogue prolongée depuis Rodolphe et Mimi.

La scission demandée ici est entre la forêt serties sur les paupières et le gros arbre de l'arrière cour... Le drame éclate à chaque poème de Diktéos... Et il prend parfois plus d'importance que la jungle poétique qu'il lui arrive de former.

Malgré des dons descriptifs réels il combat l'autre poésie. Il craint d'être gâté par elle, s'aveugler par le soleil banal d'une narration ordinaire, et perdre ainsi la leur apocryphe!

En me livrant au jeu de la critique, j'ai omis de vous raconter cette poésie, dont l'envie me vient de traduire, au risque de me casser les reins, dans le breuvage de Voltaire qui est par bonheur aussi, celui de Claudel.

Vous y trouverez Whiteman avec ses escarpements où pullulent des visages marqués par la vie, et qui chantent toujours le départ.

Un crétois posté devant l'archipel vers qui s'arc-boutent les voix de l'île écorchée, avec ses gros rochers et ses sapins, paysage commandé dirait-on, pour une description d'Apocalypse.

Un méditerranéen aux ascendances africaines (vient-il d'Egypte ou de quelque lointain Congo aux tam-tams mystérieux) fatalement marqué par la mer, et qui sent dans sa chair, ces effluves âprement salées qui nous ont de tout temps voués, à la révolte et à la défection...

ELOY TROUVÈRE

ECHOS ET NOUVELLES

Les Vieux Préjugés tenaces

Un beau jour, l'étalage de certain libraire du Caire fut étrangement envahi par une multitude de livres anglais, tous pareils: «Forever Amber», «Forever Amber», Amber for ever, for ever, for ever, que ça n'en finissait plus! Quelque livre à succès! et allez-y donc! Autant en emporte le vent!

A deux jours de là, alors que nous lisions les «Ephémérides» de la Bourse Egyptienne, nous reçûmes des précisions: ce gros volume était l'oeuvre d'une femme, jolie disait-on, dans lequel elle contait les dérèglements d'une jeune fille de 19 ans! On nous apprenait encore que ce livre était banni d'Australie et de Nouvelle-Zélande.

Alors, nous disions-nous, on n'ira pas clabauder cette fois que c'est un livre français qui fait scandale! D'autant moins que dans la rue si l'on étale des magazines, illustrés de photos de cuisses fermes et de jambes moulées, on sait fort bien que ces magazines ne viennent pas de France! Ah! C'en est donc fini de la légèreté française et de ce qu'on commettait en son nom!

Ta ta ta ta!... Il y avait dernièrement au Caire, comme chacun sait, une troupe d'artistes français. On a loué leur talent et la valeur des pièces qui furent jouées. C'était un fait acquis, personne ne faisait entendre de fausses notes... Hormis certain petit censeur de «Rosa el Youssef» qui tout à coup lança sa petite bombe atomique. «Ce sont, disait-il en parlant de ces pièces, des choses lestes, légères», et tout et tout, bref, la vieille rangaine.

On s'était demandé qui, dans la salle de l'Opéra, applaudissait parfois à contre-temps, qui riait quand rien n'incitait à rire, qui ajustait ses jumelles dès qu'une artiste entrait en scène... Se le demande-t-on encore?

Rencontres Françaises

Nous avons lu dans le «Progrès Egyptien» du 3 février dernier, le récit d'une intéressante interview de Romain Gary, l'auteur du roman «Education Européenne» qui a obtenu en France le prix des Critiques. Disons en passant que le titre de son ouvrage semblerait mieux convenir à un traité de politique qu'à un roman. Flaubert a bien écrit, il est vrai, «l'Education Sentimentale», mais quelle métamorphose un mot ne suffit-il pas à produire?

R. Gary est donc passé par Le Caire pour rejoindre Sofia! (Les aviateurs auront à réapprendre le sentiment de la ligne droite!!!) A son interlocuteur il a parlé avec intelligence, selon nous, de l'existentialisme autour de quoi on fait beaucoup trop de bruit, et des influences étrangères qui s'exercent aujourd'hui sur le roman français. C'est de son roman à lui qu'il a le moins

parlé, sauf pour nous apprendre qu'il l'avait commencé dans le Moyen-Orient.

Charles Braibant a subi lui aussi le doux supplice de l'interview, mais ce fut à Paris même. Ce qu'il dit de l'Egypte nous fait un peu trop penser aux déclarations officielles des diplomates en voyage. Or, R. Gary, qui est diplomate, lui, n'en a pas parlé du tout. Comment comprendre?

Gina Bachaouer à Londres

Nous apprenons de Londres que Mme. Gina Bachaouer, la pianiste de classe dont notre public ne se souvient qu'avec admiration, a donné dernièrement dans la Capitale anglaise un récital au profit de la *Croix Rouge Hellénique*. Elle y joua «Toccatà et Fugue» de Bach, «Variations sur un thème de Haendel» de Brahms, vingt-quatre Préludes de Chopin, terminant cette belle manifestation musicale par une «Ballade» de Mo. Enrico Terzi d'Alexandrie qui fut très applaudie.

C'est après le succès de ce récital que Mme. Bachaouer avait été priée, de jouer avec la «New-London Symphonic Orchestra». Elle choisit, pour cette circonstance, le «Concerto» de Grieg, remportant un très gros succès.

Une déclaration d'E. J. Finbert

Nous avons vu avec plaisir arriver dans les librairies du Caire, l'ouvrage que E.J. Finbert publia en 1940, qui s'intitule «La Vie Pastorale». Dans les landes de Roquefort, petit village agrippé aux rocs des Causses de Fran-



Elian J. Finbert

ce, et dont le monde entier connaît le nom et le fromage, il a appris l'élevage de la brebis; c'est pourquoi, devenu, si l'on ose dire, fin berger, il a consacré un livre tout entier à ses nouvelles amours.

Puis, on n'entendit guère plus parler de lui. Voici que soudain, dans les «Lettres Françaises» du 25 janvier dernier, il consacre un article à l'ouvrage de Charles Mauron: «La Sagesse de l'Eau». Décidément notre ami Finbert aime boire à la source! Seulement ce titre trompeur dissimule une étude sur la pensée chinoise.

Ce faisant, E. Finbert est amené à définir une de ses attitudes: «On peut ne pas être d'accord avec Charles Mauron, écrit-il, sur la préférence marquée qu'il accorde à l'ermite et non à la vie collective, au social, à la cabane du solitaire plutôt qu'à la cité, à l'élite artisiocratique plutôt qu'à la foule. Réaliser son salut par et pour soi-même n'est rien. Ma liberté m'importe peu si elle n'est pas celle de tous, avant tout.

«Il me semblerait avoir volé une part d'autrui si je n'étais heureux que pour moi-même. Ma joie passe par la joie des autres ou n'est pas. Et ma pensée est avant tout action et lutte dans le quotidien et le réel.

E. Finbert fuit la tour d'ivoire dont l'éloignement cinq années de souffrances avec la foule: il a raison.

Un nouveau volume de Georges Cattaoui

Nous apprenons avec plaisir que notre éminent collaborateur et ami M. Georges Cattaoui va bientôt faire paraître un recueil de poèmes sous le titre «LA TERRE PROMISE».

On souscrit d'ores et déjà auprès de la Librairie de l'Université, à Fribourg en Suisse à raison de F.S. 6,50 l'exemplaire sur papier velin sans bois et 20 francs suisses l'exemplaire sur papier d'Arches.

Rendons à César...

L'heure de la restitution a sonné. A plusieurs reprises, les Egyptiens avaient laissé entendre avant la guerre que la tête de Nefertiti, dérobée à l'Egypte par les Allemands, fièrement installée au musée de Berlin, devait leur revenir. Ce n'était que justice. Mais Hitler aurait répondu qu'il l'aimait et la protégeait. La protection était un mot courant du vocabulaire nazi. Maintenant Hitler est mort, mais Nefertiti vit toujours, si l'on peut dire, et soulagée, peut-on croire, d'être délivrée de son protecteur.

M. le Dr. Drioton s'efforce d'essayer de ramener Nefertiti au pays de ses pères. Il en a informé S.E. Amr Pacha à Londres qui, nous apprend-on, va entreprendre auprès des autorités alliées, les démarches nécessaires pour obtenir son retour au milieu de nous.

Elle sera reçue en Egypte comme une Reine. Le musée des Antiquités lui réserve une place d'honneur; il aura enfin lui aussi, sa Monna Lisa.

Shakespeare Brahmane ?

Il était une fois, dans les Indes lointaines, un brahmane qui s'appelait Chehappa Iyer. Ce brahmane se convertit un jour à l'islamisme et son nom hindou prit une autre forme; ce fut: Chaik Peer. Quelques années plus tard, ce brahmane entendit de nouvelles voix, et, comme il ne voulait faire de peine à aucune d'elles, il se convertit au christianisme et s'appela SHAKESPEARE!

Pour nous qui avons entendu dire que Shakespeare n'avait jamais existé, c'est des nouvelles!

Veut-on d'autres précisions? Le bon rédacteur du journal hindou qui rapporte cette histoire termine en disant que Shakespeare s'en alla en Angleterre, apprit un peu d'anglais, fit un peu de théâtre... et sans doute aussi, il se maria un peu, devint père un peu et mourut un peu... Il décrivit la forêt d'Arden avec ses souvenirs de la jungle de Ceylan dont il avait gardé un peu la nostalgie. Il rétrécit un peu la largeur du Gange, y planta quelques roseaux pour qu'Ophélie vint s'y em pêtrer un peu, et c'est un peu ainsi qu'on écrit l'histoire!

L'esprit contre la bêtise

Jean-Louis Bory, jeune professeur de 25 ans, auteur d'un roman «Mop Village à l'heure allemande» qui vient d'être couronné par les Goncourt, conte à quelque journaliste que sous l'occupation allemande, l'espionnage nazi était plus redoutable en Alsace qu'ailleurs. Hitler aurait voulu que l'Alsace devint le modèle de la province allemande. Pour se défendre, les Alsaciens n'avaient guère d'autre recours que l'ironie, arme française héritée de la tradition hellénique et qui fait de l'esprit français un cousin de l'esprit grec.

J.L. Bory rapporte alors cette anecdote: Un père de famille alsacien s'en va déclarer au secrétaire nazi de la mairie de son village, la naissance de sa fille:

— Quels prénoms? dit le secrétaire.
— Victoire, Française, Désirée...

Cela rappelle l'asluce de cet éditeur moulinois qui présentait au panneau droit de sa vitrine un magnifique portrait d'Hitler; au panneau gauche un autre non moins superbe de Mussolini, et, entre les deux, au panneau du milieu, une modeste édition du roman de Victor Hugo: LES MISERABLES!

L'Académie Française et les Étrangers de langue Française

Certains journaux français et belges suggèrent à l'Académie Française d'accueillir sur ses bancs l'auteur de «Faux Passeports»; Charles Plisnier, écrivain belge.

Mais l'Académie Française s'en tient rigoureusement à ses statuts. Pas de femmes... femmes, femmes, femmes, femmes! pas d'étrangers non plus: était-ce prévu au règlement?

Elle a trouvé pourtant plus commode de ne plus s'éclairer à la chandelle. Sans doute sa commodité se satisfait-elle aussi de n'avoir ni étrangers ni dames autour d'elle. Il s'agit, après tout, d'essayer de la comprendre! Mais les journaux insistent. Tant d'étrangers, disent-ils, militent pour notre culture en choisissant le français pour s'exprimer: Maeterlinck, Franz Hellens, Ventura Garcia Calderon, Ramuz, J. Green, J. Supervielle etc... sans parler des morts comme Milosz, Panait Istrati, Moréas, Stuart Merrill, Viélé-Griffin...

Or, pas un nom égyptien ne s'inscrit au bout de leur plume, pas un! pas même Josipovici parmi les morts, pas même E. Finbert, ni G. Cattaoui parmi les vivants.

«Messieurs, en Egypte, on connaît pourtant le français! Vous n'en savez peut-être rien, mais c'est comme on vous le dit... »

«Le Journal Suisse d'Egypte et du Proche Orient»

Notre confrère «LE JOURNAL SUISSE D'EGYPTE ET DU PROCHE ORIENT» le vaillant hebdomadaire que dirige à Alexandrie notre excellent ami M.J.R. Fiechter vient de fêter le 20ème anniversaire de sa fondation. Ce périodique qui reflète si fidèlement les activités multiples de l'influente colonie Suisse d'Egypte, une des plus



M. J. R. FIECHTER

belles parmi les colonies Européennes de ce pays par sa contribution à son essor et ses oeuvres sociales, sert de trait d'union entre les deux pays. A ce titre, M.J.R. Fiechter, a fait oeuvre des plus utiles; nous lui souhaitons de continuer longtemps son oeuvre de rapprochement, tout en le félicitant de ce qui a déjà été réalisé jusqu'à ce jour.

«The Revolution in Prague»

C'est le titre d'une plaquette illustrée rédigée par M. Jiri Pesek et publiée à Prague par la Maison d'Édition

Orbis. Nous devons à l'obligeance de S.E. M. Jaroslav Sejnoha, Ministre de Tchéquo-Slovaquie au Caire d'avoir pu la parcourir et nous rendre compte ainsi, par la réalité d'authentiques photos, de l'étendue de la tragédie que représentèrent pour la Tchéquo-Slovaquie l'invasion et l'occupation Nazie. A ces tableaux d'horreur et de cruauté, exercés contre les patriotes Tchèques et des enfants sans défense, s'oppose la fière résistance du peuple dont la participation à la libération fut considérable. Ainsi l'esprit indomptable du pays de Jean Huss continua-t-il à s'affirmer avec la même vigueur au cours de sa récente épreuve nationale.

Echos en quelques Lignes

G. Duhamel vient de donner sa démission de Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française. Coup de couteau dans la sacro-sainte tradition! Il sera urgent d'en donner quelques autres. Si Duhamel se retire, c'est qu'il n'a pu obtenir de ses somnolents confrères l'élection d'hommes nouveaux, renommés pour leur talent et leur culture. Le respect de la tradition n'est pour ces messieurs que pur alibi. Ils renâclent devant la jeunesse et le renouveau.

Armand Hoog, qui fut avant 1939, professeur à l'Université du Caire, puis combattant et prisonnier, était depuis la libération de la France le critique littéraire de «Carrefour». Dans son camp de Silésie, il avait fait de remarquables conférences sur Stendhal, Chateaubriand etc... Il vient d'être nommé Maître de Conférences à la Faculté de Strasbourg. Entretiens, il a publié dans la Collection des Classiques français des Editions Somogy, un essai pour servir de préface aux «Maximes» de La Rochefoucauld.

M. Camille Aboussouan, directeur de la «Revue de l'Est» publiée au Liban, était dernièrement de passage au Caire. Il a bien voulu accorder un entretien au «Journal d'Egypte» (8 février 1945). Il a insisté sur le très haut niveau intellectuel du Liban et l'ignorance de l'Occident à l'égard de la tradition orientale. Sa revue a pour objet de mettre en relief la personnalité du Liban dans les domaines de l'esprit et de l'art, et de pratiquer les disciplines occidentales sur des bases nouvelles.

A Paris, une revue bilingue de culture franco-arabe paraît chaque mois. Elle s'intitule «Connaissance». (6 Boulevard des Capucines - Paris-9ème).

Chez «Aladin»

«Aladin», la boutique littéraire due à l'initiative de Mme. Vaucher-Zanani a récemment organisé une exposition-vente d'étoffes coptes, qui attire journalièrement tous les amateurs d'art de la Capitale, séduits par la grâce, la beauté et la fraîcheur des tissus anciens que l'on peut y voir.

LES EXPOSITIONS

SEIFEDIN & VANLY

Seifedin. Un artiste. Un vrai de vrai. En cheveux et Lavallière. Point par pose ou pour la galerie. Pour lui. Par tempérament. Et il l'affirme, péremptoirement.

Il se f... du qu'en-dira-t-on. C'est un bohème. Nature. Il vit pour son art. Comme d'autres pour gagner de l'argent. Mais comme son art ne le nourrit pas, le matin il est rond-de-cuir pour gagner sa croûte. Mais après ça: ses croûtes. Fini la prostitution: il est riche de sa liberté et de son talent. Il peindra quand ça lui plaît, pour lui seul, pour ce qu'il veut atteindre: l'art.

Seifedin a l'allure d'un sac bien fourré. Mais quelle vigueur. Un Kurde. On craindrait le pinceau qu'il brandit comme une lance et le bouclier de sa palette, n'étaient ses yeux si doux derrière ses lunettes rondes. Le regard d'un enfant triste mais volontaire.

A son studio, entre mille toiles, se faufile qui veut et fait ce que bon lui semble. Des amateurs monoclés viennent humer Montparnasse. De jeunes rapins cherchent à apprendre. Des vieux, oublier et ré-apprendre. Des Anglais y réchauffent leur palette. Des timides s'enhardissent et s'affirment. Après tous les autres «ismes», c'est l'école du dynamisme.

Ces trois poissons, ce citron sur une chaise? C'est son dîner. Il a trimé pour ça. Il les dévore des yeux, savoureusement. Puis, en cinq secs, son pinceau les crache et les bave sur une toile. Il s'abandonne à sa furie de peindre. Et voici une réussite de plus. Dorénavant, chaque soir, il aura trois poissons et un citron jusqu'au jour où quelqu'un lui dira «C'est beau» et qu'il répondra «Tfaddal, j'en ai soupé».

Curieux, observateur, il vadrouille. A la recherche d'accords. Dans les cafés nègres et les maternités, les ruelles crottées et chez les soeurs de charité. Les manifestations humaines l'intriguent. Il veut toutes les ressentir et les comprendre et les rendre. La mer le bouleverse, c'est son défouloir. Le motif de son envie de partir pour voir, ailleurs, les maîtres.

Seifedin a du talent. Beaucoup même. Il est doué et s'exprime par instinct. Vigoureusement. Un peu trop parfois, à vous écorcher la rétine. Son avenir est d'autant plus incalculable qu'il demeure farouchement personnel. Il a bien ses défauts, — ceux de sa jeunesse. Il bâcle. A coups sûrs il atteint un brio étonnant: un jeu de muscles, de couleurs, de cœur et de lumières. En quelques heures il a tout dit. Ses toiles prennent alors le cachet de l'esquisse inachevée. «Des synthèses», dit-il. Et c'est là la conception de son style expressionniste. Ses cristallisations résonnent comme des sirènes annonciatrices de départs. Car il ne manque pas de science en évoquant

ce qu'il connaît et qu'il voit. Il lui reste à parcourir bon nombre de chemins de la culture universelle. N'empêche, qu'en l'état, en tant que peintre Egyptien, c'est déjà une valeur, puissante, variée.

Son jeune frère Vanly est le Sancho Pança de ce Don Quichotte. Il cherche à le suivre pas à pas, en s'essouffant quelque peu. Au sens du tragique de Seifedin, Vanly oppose celui du comique. Pince-sans-rire, il décharge ses traits d'un inépuisable sac à malice qui fait qu'on ne peut toujours le prendre au sérieux. Ses Christmas Cards sont des éclats de rire.

CHARLES ZAHAR

A L'ATELIER

Exposition de l'Art-Club

Sur l'initiative du peintre polonais Jarema, il vient de se fonder en Egypte une nouvelle association de peintres: l'Art-Club. Semblable en quelque manière au Pen-Club, cette société se propose de faciliter, ou de provoquer des échanges artistiques internationaux. C'est ainsi que, dès sa première manifestation à Alexandrie, l'Art Club présentait des toiles et des dessins de quelques peintres italiens d'aujourd'hui. Les dessins étaient excellents. L'emprise de l'Ecole de Paris sur leurs auteurs était évidente. Parmi les peintures je ne retiendrai que celles de Severini, qui, dès ses débuts fit plutôt partie de l'Ecole de Paris que de l'Ecole Italienne proprement dite (Idene pour Modigliani). Interloqué par ces toiles, j'aurais aimé savoir leur date. J'en étais resté au Severini pompeianisant des années 1930. Voilà un Severini mi-picasso, mi-braque, que je ne sais où placer, ni comment apprécier. La Nature-Morte surtout (acquise par la Municipalité d'Alexandrie — il faut l'en féliciter) est une oeuvre de grand prix. Dans son harmonie rose et grise, elle est assez accidentée de dessin et de composition pour que le style n'y empiète point à l'excès sur la vie. Les peintres alexandrins avaient envoyé de bonnes choses. Salinas, avec une rutilante composition décorative et surtout avec une nature-morte très méditée manifeste enfin ses dons de façon originale. On regrettera peut-être le travail au petit point auquel il soumet sa facture; mais on admirera sans réserve la solidité de sa composition, une ingéniosité vivante dans l'agencement des volumes et dans l'enchevêtrement des lignes. Cet art à mi-chemin entre l'abstraction et la perception commune attire l'esprit par des sollicitations divergentes, intelligemment dosées.

Il y a un cas Mahmoud Said. Deux figures dont l'une est à mettre au feu. Mais l'autre? Une bédouine vue de face sur un fond de Nil et de Mokattam. Je ne pouvais pas m'empêcher, en la

contemplant, de la transformer en peinture «abstractiviste». C'est-à-dire que je conservais — en les accusant, les lignes générales; en les réduisant à des plages de teintes plates, les masses; en accentuant leur géométrie, les volumes. Et cela faisait une toile admirable d'unité, de force, dont les éléments étaient pourtant bien de Mahmoud Said. (Ai-je dit que j'avais soin aussi de faire fulgurer quelques couleurs). Autrement dit Mahmoud Saïd, tout en concevant admirablement les éléments qui sont la teneur purement plastique de son tableau, compromet ce travail de l'esprit par une déplorable servilité dans l'imitation de la nature. Il adoucit par respect du réel tout ce que sa conception a eu de force. Il transforme ainsi une oeuvre d'art vigoureuse et hautaine en une plaisante image où tout se perd dans la douceur. Il a peur, je crois bien, de lui-même; et peut-être même d'une partie du public — alors qu'il pourrait, par son autorité, redresser la pente que le public suit trop volontiers vers le facile et le joli.

Il y a aussi un «cas» Angelopoulos. A examiner à la prochaine occasion Baruch, au contraire veut heurter le public. Il exposait là ce qu'il a fait de plus agressif. Mais, chose étrange, c'est dans l'extraordinaire délicatesse de quelques rapports de tons dans la fine musicalité de certaines notes colorées que beaucoup voyaient la preuve de son talent, sans s'occuper des nez par le travers et des gueules en coin mises là par Baruch pour affirmer une force qu'il voudrait avoir et hors de laquelle, je crois, dorment encore ses dons véritables.

Mitarachi a une vue de Grèce en deux tons, très forte d'accent, d'un dessin souple dans sa simplicité.

O. Terni nous doit une exposition d'ensemble pour nous permettre de parler de son oeuvre avec les développements qu'elle mérite.

Des passages splendides dans une Nature-Morte de Papageorges, à cause d'une justesse de distribution des lumières. Mais aussi un excessif souci des détails, une analyse des tons minutieuse et fatigante. D'Andrée Sassoon un portrait où elle s'humanise. Grands progrès chez Marion de Charap. Jullien n'a envoyé qu'une carte de visite. Cléa Badarra se montre moins sûre d'elle-même que de coutume. Notons que les toiles de Suarès seraient avec celles de Baruch de Terni et de Solinas les seules qu'on remarquerait si cette exposition était transportée, à Paris ou à Londres. Cela veut-dire qu'elles sont au goût du jour. Cela ne veut pas dire qu'elles soient les seules remarquables.

Pour finir, Jaréma, l'organisateur de cette exposition. Il peint comme la nature crée: c'est-à-dire, à foison. Dans le tas, il y a des réussites, tel ce nu dans un intérieur où une lumière argentée donnait du prix aux moindres parties du tableau. Dans une vue de Rome, Jaréma semble abandonner ses principes de chromatisme divisionniste ou si l'on aime mieux de divi-

sionnisme chromatique et s'en trouver bien... Les toiles de *Richard* demandent un hommage spécial.

On pouvait suivre à l'Atelier, le travail et les progrès de *Marguerite Nakla* depuis douze ans. Cette artiste a fait comme tout le monde: elle est allée étudier la peinture à Paris. Mal conseillée elle est entrée dans la seule mauvaise école qu'il y eut alors: l'École, celle avec un grand E l'École des Beaux-Arts. Maintenant, elle désapprend ce qu'elle a appris là, et son tempérament vrai, dépouillé de l'artifice des recettes, des trucs, peut se faire jour. On la sent éprise de vie; d'animation; apte à rendre la confusion d'une foule qu'agitent les joies d'un jour de fête ou les convulsions des cours, fluctuant dans une corbeille boursière. Elle cerne abondamment mais non parfois sans mollesse. Sa nervosité, précieuse qualité, doit la mener à une fougue contrôlée, ordonnée sans être atténuée. C'est difficile, mais elle y arrivera. Je ne sais si elle connaît les oeuvres d'Adrienne Jouclard, auxquelles, par similitude de tempérament sans doute, les siennes ressemblent beaucoup... Notons encore que ses harmonies sont très personnelles et sans vulgarité.

ETIENNE MÉRUEL

Au Foyer d'Art du Lycée du Caire

Les toiles envoyées au Foyer d'Art du Lycée du Caire par les peintres d'Alexandrie forment un ensemble d'une très haute qualité. Rarement pareille joie nous a été offerte.

Jullien a fait des progrès énormes. En des oeuvres comme la «Nature Morte aux Cinéraires», le «Paysage de Grèce», le «Port», on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de la somptuosité de la couleur, de la solidité de la construction, du brio de l'exécution, de l'accord des tonalités. On aime cette manière si personnelle de recréer la réalité selon les exigences d'une vision personnelle, selon les exigences essentielles de la peinture. D'un peintre si manifestement doué on peut beaucoup attendre.

Angelopoulo, peintre délicat et subtil, plein de recherches, joue avec des couleurs d'une finesse quasi irréelle. Son «Portrait» n'est fait que de gris, d'un gris cendré qui est une caresse pour les yeux. Le «Garage», également dépouillé et sobre, est cependant riche de contrastes délicats. On saisit dans cette toile tout l'art du peintre. Voici, ici ou là, une touche de couleur mise à sa juste place; trois ou quatre touches de ce genre, cherchées, trouvées, donnent leur unité et leur sens au tableau. Une poésie poignante se dégage de ce bâtiment touché d'une lumière blafarde, de cette charrette abandonnée, sous un ciel d'orage troué de blancheurs inquiétantes.

A. Papageorges: autre esprit inquiet, mais qui possède à son service une technique éprouvée. Lui non plus ne

recherche pas les couleurs pures: il s'en méfie, les jugeant trop pauvres. Et pourtant cette «nature morte» qu'il nous envoie est un défi à la difficulté. Il associe dans une gamme claire des verts et des jaunes, sans adjonction d'autres couleurs; et l'ensemble est d'une harmonie bienfaisante comme un accord parfait.

Andrée Sasson présente deux portraits vigoureux à sa manière. Visages très travaillés dont les volumes sont puissamment indiqués par des contrastes, des changements de valeurs très étudiés. La couleur est soutenue, quelque peu acide lorsqu'elle abuse du vert. Mais quels magnifiques rouges bruns! On souhaiterait voir quelque peu s'atténuer cette violence. Elle est assez assurée de sa force pour se permettre quelque douceur.

Cléa Badaro, dans sa peinture, est féminine sans être faible. Le portrait qu'elle a envoyé est stylisé sans pour cela perdre rien de sa vigueur et de son expression. Une sensibilité s'exprime ici, simplement et sans artifice. Et quel joli contraste de couleurs entre le noir de la robe et les stries claires du corsage!

Les toiles de *Tolza* ne témoignent pas de la même maîtrise que les peintres précédemment nommés. Il y a ça et là quelques traces de déficience technique: des mains bien mal peintes; mais cette peinture est honnête, franche et sans apprêts, confiante. Et l'on y sent l'amour de la belle couleur, d'une couleur chaude et sombre plutôt, d'une couleur en profondeur et qui ne lasse pas.

Voilà de la bonne, de l'excellente peinture: la modestie, le travail, la sincérité, l'amour du beau métier de peindre sont pour beaucoup, je pense, dans de semblables réussites.

H. SOULON

Exposition de M. Gaston de Vaux (Chez Nobiltis)

M. Gaston de Vaux a le goût et le sens de la couleur. Il la décèle là où nous ne la voyons pas, il la crée, il l'exalte; mieux: il la voit juste et il est rare dans sa peinture que les tons ne s'accordent pas. Et jamais il ne tombe dans la crudité ou la vulgarité.

Il est sensible, d'une sensibilité délicate, profuse, qui se manifeste dans le choix de ses sujets, dans leur composition harmonieuse et simple, aussi bien que dans le soin du détail. Les objets les plus humbles retrouvent leur âme, tant ils sont peints avec affection, avec sincérité.

Ce sont toujours, à juste titre, les intérieurs qui sont le plus appréciés. Cette exposition nous présente, en ce genre, de nombreuses réussites. Un coin de bureau, de salon, un mur, l'atelier d'un peintre s'illuminent soudain par le prestige du coloriste de sonorités chatoyantes ou délicatement assourdis qui font penser à de beaux tapis persans.

Il serait cependant injuste de le can-

tonner dans cette spécialité où il est passé maître. La nature morte le séduit aussi et il me semble que, là encore, il lui arrive d'aller assez loin. Cette simple «Assiette albanaise» est solide et palpable et d'une fort belle matière et sa «Cuisine» est une étude très intéressante de lumière: de beaux noirs, nullement froids, s'éclairent de reflets de cuivre et d'un bleu délavé qui introduit dans cette obscurité comme une note de poésie intime, inattendue.

Les paysages sont moins heureux, le pinceau du peintre qui assez souvent manque de fermeté, s'amollit encore ici: arbres et verdure fondent en taches déliquescents. Deux ou trois paysages cependant méritent l'attention: citons le *Balcon*, fenêtre ouverte sur un feuillage de nature automnale, d'une agréable poésie impressionniste et le *Village d'Agouza*, net au contraire, d'une jolie lumière, bien en page.

L'exposition, dans son ensemble, est de qualité. Nous avons affaire à un peintre — un peintre qui ne possède pas encore peut-être une technique dont il puisse se jouer, mais qui du moins a une âme et qui la communique à ce qu'il peint.

SOULON

Exposition de l'Art Club (Galerie Sirmant)

Dans le numéro précédent de la Semaine Egyptienne, Edmond Muller nous annonçait la fondation de l'Art Club du Caire et nous exposait les buts de cette nouvelle association internationale dont l'intérêt est si évident qu'on s'étonne qu'elle ne soit pas née plus tôt. Un comité s'est constitué, qui a élu pour présidente Lady Smart et pour vice-président Mohammed bey Naghi. Ce comité a aussitôt organisé une exposition qui se tient actuellement aux studios Sirmali bey.

On a pu reprocher à cette exposition de ne nous présenter — à l'exception des toiles envoyées par quelques artistes de Rome — que des oeuvres déjà précédemment exposées. A cela les organisateurs répondent qu'il importait tout d'abord de donner naissance à l'association, que les artistes n'avaient pu être prévenus à temps et qu'on sera plus exigeant sur ce point dans les expositions ultérieures.

Qu'il y ait quelques disparates, manque d'homogénéité, nul ne doit s'en étonner, puisque tous les peintres, de quelque nationalité qu'ils soient à quelque école qu'ils appartiennent, sont invités à de semblables manifestations.

Parmi les nombreuses oeuvres exposées s'imposent au premier plan les grandes compositions de Naghi: paysage d'une harmonie méditerranéenne, ou presque d'une ardente coloration; les toiles ou lavis d'Amy Nimr d'une si grande pureté et d'une expression si intense. Puzant toujours vigoureux et fauve nous impose sa vision tragique et émouvante. La maternité de Topalian est attachante:

construction d'un schématisme puissant et souple, noirs et gris savoureux rehaussés de quelques touches colorées savamment placées. Les scènes égyptiennes d'Ayad gardent toute leur saveur et leur pittoresque plein d'humour.

La nature morte de Ulodnick, peinte selon le procédé cloisonniste cher à Matuszack est un véritable feu d'artifice. A la toile envoyée par Gaston de Vaux nous préférons d'autres toiles d'une poésie plus intime que nous avons pu apprécier dans sa récente exposition. Samsonian est nettement en progrès et sa composition nous agrérait tout à fait si ses formes étaient moins fluides. Le nu de Zorian est délicat, coloré sans excès, d'une sensualité agréablement ambiguë.

Dans le groupe des surréalistes, Do-

minguez copie habilement Picasso, Younan demeure peintre en ses hallucinations, Kamel et Telmisani invente d'étranges couleurs pour leurs rêves, Angelo de Riz met toute sa candeur à nous prouver qu'il est happé par l'infini ou par l'absence. Madame Bechmann transporte Byzance à Rome, de Némès enfin écrit une Biographie du Centaure qui est à la fois classique et surréaliste.

Parmi les Italiens, un peintre émerge nettement, c'est Severini. Son *Nu* et surtout sa *Nature morte* sont les deux meilleures toiles, les plus originales de l'exposition. Cela ressemble aux meilleurs Braque. Savelli est trop décoratif: c'est de l'excellente affiche. La toile de Tambouri (Rome) associe agréablement des rouges brique avec des gris-bleu froids.

Il est dommage que Jarema s'enlise dans un pointillisme démodé. Pour un Signac, combien de le Sidaner ce procédé nous a donné! Ses meilleures toiles sont ses paysages: (son Lungo Tevere est malheureusement gâté par un invraisemblable pâté qui garnit toute la partie gauche de sa toile) et surtout ses fleurs. Ici le procédé pointilliste parvient à donner aux couleurs, aux rouges surtout qu'il affectionne, une intense vibration.

Les dessins qui couvrent les murs de la salle d'entrée sont presque tous à louer. S'il nous fallait choisir, nous donnerions notre préférence à ceux de Fazzini (très Matisse) et à ceux de Tambouri qui, bien que d'une facture moins synthétique, n'en sont pas moins expressifs.

H. SOULON

CHRONIQUE DES LIVRES

GAETAN PICON:— *André Malraux*. (Editions Gallimard, Paris, 1945.)

M. Gaëtan Picon a consacré à André Malraux une étude qui ne doit rien au fétichisme ni au snobisme. Il est sans doute poussé par une inclination avouée vers un art et une pensée qui le séduisent, mais il ne s'aveugle pas devant ce qu'il tient pour faiblesses ou imperfections. Nous devons à ce regard lucide un ouvrage pénétrant, et remarquablement vivant. La partie la moins satisfaisante est peut-être l'avant-propos dans lequel l'auteur formule diverses appréciations sur le rôle du critique en général. Le devoir du critique n'est pas d'expliquer une oeuvre, déclare-t-il, mais de la juger, de la découvrir. Fort juste! Mais la tâche ainsi comprise ne va pas sans risques. On peut toujours citer des auteurs contemporains (Mirbeau, Gide) dont le



ANDRÉ MALRAUX

jugement nous semble avoir été extraordinairement juste, mais qui prouve que la postérité ratifiera leur jugement et notre adhésion? Juger, découvrir, se croire assurer de posséder la clé magique, c'est émettre bien des prétentions. D'autre part, M. Picon considère que la génération actuelle n'offre pas la richesse de talents dont s'est ornée la génération précédente. La remarque peut encore une fois s'admettre, mais la raison qui la dicte paraît assez contestable: un grand homme, un

grand classique, serait celui qui a donné sa mesure dans les genres les plus divers, il cite Goethe, Voltaire, Valéry, Gide etc. A ce prix, Molière ne fut sans doute qu'un pauvre comédien limité à ses tréteaux, Montaigne un simple essayiste isolé dans un manoir étanche!

Mais, ces réserves faites, on suivra avec intérêt l'analyse que M. Picon donne de la pensée et de l'art de Malraux.

Malraux est un romancier, techniquement. Mais l'univers qu'il crée est «son» univers. A vrai dire, crée-t-il même son univers? Ainsi que M. Picon le remarque à la fin de son ouvrage, il invente peu, mais il vit une aventure réelle, la sienne. De plus, sa présence est manifeste dans la plupart de ses personnages. Il ne s'efface pas. Leur inquiétude, leur exaltation, leur énergie sont les siennes.

Au moment où il composait ses premiers ouvrages, Malraux sentait que nous allions vers le drame, et que pour atteindre et mériter notre dignité, il nous faudrait affronter le mépris; l'espoir ne renaîtrait qu'à force de souffrance et de courage. Nous devons nous préparer à une vie pathétique, nous préparer à prendre parti et agir.

Cette attitude lui était aussi commandée par une réflexion non moins puissante. Malraux, comme beaucoup d'autres, était hanté par la notion de l'absurdité du monde, la mort, le néant. Idée obsédante dont il ne s'évade pas. Faut-il donc en rester là, pense-t-il, se satisfaire de cette abjection, y installer vaille que vaille son bonheur, ainsi que le propose Camus? Malraux au contraire, veut trouver un sens à la vie; non pas une distraction, non pas quelque trompe-l'oeil qui lui dissimule l'image de notre destin, mais une réalité qui redonne à la vie sa grandeur. C'est alors que s'établit le point de jonction avec sa précédente démarche et qu'avec une force accrue, il propose l'action.

Il faut définir cette action. En premier lieu, Malraux donne à Garine dans *«les Conquérants»*, le caractère du révolutionnaire permanent, qui se veut toujours en révolte, toujours en action, qui bondit de changement en changement et ne considère que des résultats lointains. Mais, en se conduisant ainsi, l'homme ne fait qu'oublier son destin, il le trompe seulement par une épuisante action de tous les instants. Qui plus est, il se livre à un acte purement individuel qui ne satisfait que sa seule personne et n'a d'effet que sur son bonheur propre. Alors, à partir de *«la Condition Humaine»*, Malraux va s'engager dans une autre voie, et en même temps s'élever. L'acte révolutionnaire, il va le consi-

dérer comme le gage d'une transformation réelle de la société. Il va s'inspirer du sens de la fraternité humaine pour donner sa valeur à l'action et à la vie. Ce qui donne de la dignité à notre vie, c'est notre volonté de rompre l'ordre du destin, de transformer, non pas la condition d'un seul homme, mais celle de tous les hommes. Voilà sans doute l'idée exaltante de Malraux, celle qui nous permet une élévation hors de l'atteinte d'un destin jusque-là considéré comme fatal, qui nous donnera le moyen de créer, de créer nous-mêmes, à l'instar des dieux, notre bonheur. Par la volonté, la puissance, le sens de la fraternité humaine, et la joie qui l'anime, l'homme trouve une raison de vivre et s'évade de l'humiliation à laquelle le condamnait la soumission à son esclavage.

Or, que ce soit en Chine, en Espagne, en France dans la lutte clandestine, Malraux a montré qu'il ne séparait pas sa pensée de la vie; par son action, il a mis à l'épreuve sa conception d'une attitude nouvelle et reconfortante pour l'homme. Il a lui-même bravé le risque, il a lui-même déployé cette audace qui exalte parce qu'elle se donne comme fin de transformer la déprimante condition humaine. Mais, comme le fait remarquer M. Picon, ce bonheur une fois acquis, l'oeuvre de re-création achevée, est-ce que l'homme ne se retrouve pas face à face une fois de plus avec son néant? Sans doute peut-on répondre que le bonheur n'est jamais acquis et que l'homme ne pourra jamais se condamner au repos.

Il est malheureusement impossible de condenser en quelques lignes une étude aussi approfondie que celle de M. Picon. Il faut se résigner à n'en révéler que l'essentiel. Elle témoigne d'autre part non seulement d'une connaissance parfaite de l'oeuvre de Malraux, mais encore d'une intimité étroite avec la pensée des hommes en général. Tour à tour il réfute certaines allégations de Mauriac, Thérive, Haedens qui supposent de leur part un examen rapide de l'attitude de Malraux; tour à tour, il oppose ou compare la pensée de l'auteur de *l'Espoir* à celle des grands maîtres, de Pascal à Kafka, et si, en dernier lieu, il s'attache à juger l'artiste, c'est, tout en relevant ses faiblesses, pour marquer la position unique qu'il tient dans la littérature française contemporaine.

F. TALVA

ALBERT CAMUS: *Noces*. (Charlot, Paris, 1945).

Les quatre essais qu'Albert Camus a rassemblés dans le livre intitulé *Noces*, et qui s'inspirent, sauf un, d'un instant de la vie algérienne, ne sont pas récents. Ils furent écrits en 1936 et 1937, et publiés à Alger en 1938. Si l'éditeur nous les présente une nouvelle fois, c'est que dans l'intervalle, la personnalité de Camus s'est imposée et que l'attitude qu'il a prise en face de la vie s'en trouvera éclairée. En lisant *Noces*, nous avons l'impression de remonter vers une source. Source pure? Cela dépend du sens que chacun de nous prête au mot pureté.

Camus, enfoncé à Tipesa «*parmi les odeurs sauvages et les concerts d'insectes somnolents*» ouvre les yeux et son coeur «*à la grandeur insoutenable de ce ciel gorgé de chaleur*». Il y trouve un incomparable bonheur à l'exemple du grand abandon, du grand libertinage de la nature. Pourquoi avoir peur de jouir, se dit-il? L'homme a-t-il autre chose à faire qu'à jouir du présent, de la fête de la vie? Qu'il affirme donc sa liberté en repoussant les entraves qui freinent son appétit de bonheur! Ce ne serait en somme que rejoindre la pensée des écrivains français de la Renaissance, Ronsard entr'autres, s'il n'ajoutait à sa frénésie de vie heureuse, la notion de liberté, de révolte contre certaines contraintes; plus encore, il considère que pareille attitude élève l'homme.

A Djemila, sur un plateau aride, lugubre, bordé de ravins, cerné de montagnes farouches, hérissé de ruines squelettiques, un vent qui monte s'empare de lui, le triture, le polit, lui use le corps comme un galet,

l'intègre à lui. Il se sent façonné «*à l'image de l'ardente nudité qui l'entourait*». Il se sent détaché de lui-même, mais prenant conscience de l'anéantissement dans lequel il se trouve, il perçoit qu'il n'a plus rien à espérer, que ce présent sera toujours pour lui le présent, que les jours qui suivront seront tous semblables à aujourd'hui. Où veut-il en venir? A une sorte de stoïcisme tout à fait nouveau qui consiste, surtout pas à renoncer au bonheur de la vie, surtout pas à se résigner, mais à regarder la mort bien en face, de toute sa lucidité, sans illusions, sans fard, sans masques. Camus refuse de se laisser tromper par des promesses d'éternité. La mort? Inutile qu'on lui apporte des consolations pour l'aider à en supporter l'idée. Elle existe, elle est réelle, elle est inéluctable avec toute sa pourriture, elle est, sans conditions, sans recours, sans compensations, la présence du néant. Mais ce n'est pas cette absence d'espoir en l'au-delà qui le désespère, c'est la certitude d'être arraché à la vie, à sa jalousie de vivre, qui lui fait horreur. Voilà son désespoir. Il le sait; on ne lui cachera pas la vérité; mais en lui-même et de lui-même, il entend trouver la force et la dignité de regarder cette mort froidement, sciemment; il veut, dit-il, une mort consciente. Les secours apportés de l'extérieur, poésie, mythes, espérances, il les nie. Son désespoir, loin de le conduire aux regrets et aux larmes, le porte, qu'on le veuille ou non, à une certaine affirmation de grandeur.

L'été l'amène à Alger, un été qui vous comble d'un seul coup: l'enveloppante chaleur de midi, les ébats des corps dans les gerbes d'eau, les jeunes à la peau dorée sur le sable des plages: Vie ardente, mais innocente, qui ignore le sens du mot vertu, le sens du mot péché, car le corps, seul, ne connaît pas ces distinctions. Mais cette vie ardente épuise tout très vite. Ce bonheur ne dure pas. L'enqui lui succède sans tarder. Alors, la vie est donc absurde si tout nous est donné pour nous être si tôt retiré? Que faut-il conclure de cela? «*Dans l'été d'Algérie*, écrit Camus, *j'apprends qu'une seule chose est plus tragique que la souffrance et c'est la vie d'un homme heureux. Mais ce peut être aussi bien le chemin d'une plus grande vie, puisque cela conduit à ne pas tricher*». Nous voici donc au coeur de la philosophie de Camus: la vie est absurde; mais au moins reconnaissons-le; seul compte ce dont nous sommes sûrs, la vie sur terre, la vie du corps; et nous savons que cette vie nous est étrangement mesurée. Le désespoir auquel cette pensée nous conduit ne doit ni nous abattre, ni nous porter vers de chimériques consolations. Il faut se raidir, refuser orgueilleusement un idéal inventé de toutes pièces pour les âmes faibles. C'est ainsi que l'homme manifestera sa grandeur. Sachant les portes fermées derrière lui, il ne se dérobera pas à la vie chaude et heureuse qu'il a devant lui.

Aussi bien, c'est en Toscane qu'il va définitivement s'enfermer dans son culte du corps, du corps qui ne se pose pas de problèmes, qui demeure à l'écart de la poésie et des mythes, du corps qui souffre comme dans les peintures des grands maîtres toscans, qui doit périr et pourrir et qui représente notre seule vérité. Là il faut s'entendre. Le culte du corps, du muscle, de la beauté physique n'est pas ce qu'il recherche essentiellement, comme Montherlant; Camus entend le corps comme le symbole de la réalité terrestre, notre seule source de bonheur.

Telle est, semble-t-il, l'attitude de Camus devant la vie. On peut rejeter sa doctrine, la trouver insuffisante; on peut lui tenir grief d'affirmations violentes, lui reprocher trop d'assurance, le quereller sur certaines interprétations de pensée qu'il fait entrer gratuitement dans son jeu (le peuple d'Alger qui vit sans mythes??), mais on ne peut se méprendre sur ses intentions, susceptibles d'être ainsi définies: goût ardent de la vie terrestre, horreur de la mort qui nous arrache à la vie; goût ardent du bonheur, mais conscience de sa caducité; révolte devant l'absurdité d'une vie qui nous comble et nous frustre si vite; refus de toutes les consolations, de toute la poésie, de tous les mythes qui

nous cachent la vérité et cherchent à rendre supportable pareille absurdité; obligation impérieuse de regarder lucidement notre condition désespérée; jouter avidement de ce qui nous est donné, rejeter toutes les espérances d'un lendemain douteux; puiser dans ce reniement, énergie et fierté.

Le désespoir, chez Camus, n'est donc pas de la résignation, mais au contraire une source d'exaltation. La théorie qu'il professe nous paraît sans doute insuffisante pour assurer le bonheur de l'humanité, elle s'accommode, dans une certaine mesure, de ce qui nous est donné, de ce qui est; elle ne s'aventure pas très loin, mais elle constitue une démarche qui n'est pas sans valeur. Du moins, convient-il qu'en parlant du désespoir de Camus, nous sachions ne pas vider ce mot de la substance nouvelle qui est venue s'y incorporer.

F. TALVA

Les revues

LE SCRIBE EGYPTIEN

Les numéros des mois de Janvier et Février de l'excellente revue qu'est le Scribe Egyptien sont aussi

copieux que les précédents sinon plus. A part les écrivains habituels, tels que S.E. Taha Hussein Bey, Mohamed Salah El Dine Bey, Mohamed Rifaat Bey, Mahmoud Azmi Bey, Mahmoud Teymour Bey et tant d'autres considérés à juste titre comme les aînés des hommes de lettres égyptiens, on peut y lire des articles, des poèmes et des contes de M. Aly Adham, d'une pensée si profonde, M. Mohamed Abdallah Anane, historien éminent, M. Bichr Farès, subtil et délicat, M.M. Ahmed Fikry, Louis Awad, Yéhia Hakki, Ibrahim Moh. Nagga, Abdel Rahman Sédky, etc...

Dans le numéro de Janvier, il nous est donné d'admirer un magnifique conte de S. E. Taha Hussein Bey, «Ceux qui souffrent sur la terre», où le cœur profondément humain du grand Maître s'exprime avec un accent poignant. Dans celui de Février, M. Raymond Guérin étudie, dans un article écrit spécialement pour le Scribe Egyptien, le «conte» en tant que genre littéraire.

Nous félicitons vivement S.E. Taha Hussein Bey pour tout l'effort qu'il déploie en vue de maintenir la littérature arabe à un niveau aussi élevé.

SEM.

CHEZ LE LIBRAIRE

A. DE MONTGON. *Louis XIV* (Aux Editions "Variétés", Montréal).

Dans la très belle collection des «Personnages illustres», Les Editions Variétés viennent de publier une biographie de *Louis XIV*, par A. de Montgon. Ce livre pour les jeunes est illustré par Lelec et habillé d'une chemise en quatre couleurs brillantes.

Le Roi Soleil a eu une vie des plus mouvementées, mais aussi des plus fertiles en épisodes glorieux. Sa grande figure qui, à travers l'Histoire de France, est un point brillant, enchantera longtemps l'imagination des jeunes. Les splendides créations qui, sous son règne, ont vu le jour, susciteront l'admiration. La magnificence qu'il déploya, illuminera leur vie.

Ce livre fait défiler devant le lecteur tous les grands personnages qui, dans des costumes brodés d'or, avec des chapeaux à plumes sur des perruques immenses, lui faisaient une cour des plus élégantes où grands seigneurs se rencontraient avec grands savants et poètes.

De son enfance jusqu'à sa mort, *Louis XIV* fut un grand roi malgré les jours sombres, malgré les guerres. Son pays passait avant tout et c'est pour cela qu'il lui donna une gloire qu'il n'avait pas connue d'une façon aussi complète avant son règne.

Un beau livre à donner en étrennes et à faire lire par tous les jeunes.

RENÉ RISTELHUEBER.- *Dieu Le Veut!* (Aux Editions "Variétés" Montréal)

Pleins d'enthousiasme à la fois religieux et guerrier, les premiers Croisés sont partis pour la Terre-Sainte délivrer le tombeau du Christ au cri de «Dieu le veut!». Sous ce titre, M. Ristelhueber fait revivre les figures les plus marquantes de cette prodigieuse épopée des Croisades, si riche en dévouements en faits d'armes, si haute en couleurs, dans un livre que viennent de lancer Les Editions Variétés.

On y voit défiler le précurseur, le moine Pierre l'Ermitte, entraîneur d'hommes qui, au Concile de Clermont, lance l'appel destiné à retentir dans toute la chrétienté, puis Godefroy de Bouillon, déjà chevalier sans peur et sans reproche, qui délivre la Ville-Sainte mais refuse de porter la couronne de roi là où Notre-Seigneur a porté une couronne d'épines. Son frère Baudouin organise le royaume à l'image de celui de France; il en fait une féodalité avec des vassaux, tous issus de la terre de France qui gouvernent le pays depuis l'Arménie jusqu'à l'Égypte. On y voit encore un extraordinaire Seigneur-bandit, Renaud de Châtillon,

qui va semer la terreur jusque dans la Mer Rouge, la figure sublime d'un roi lépreux, héroïque adolescent dont la farouche énergie fait fuir le puissant Saladin, l'extraordinaire vieillard, Jean de Brienne, qui combat en Égypte et, à quatre-vingt-cinq ans, défend l'Empire latin de Constantinople à la tête d'une charge de cavalerie. Et le récit se termine sur les exploits et la mort de Saint-Louis.

M. Ristelhueber a voulu mettre à la portée du grand public cette épopée si glorieuse, première preuve du génie colonisateur des Français qui ont marqué l'Orient de l'empreinte ineffaçable de leur esprit.

On lira comme des «Contes des Mille et Une Nuits» ces épisodes alertes et pittoresques, où se devine une profonde connaissance des régions du Levant dans lesquelles l'auteur a longtemps résidé. Les Croisades sont trop peu connues; cet ouvrage destiné au grand public apprendra d'une façon agréable ce qu'on entend pas: «Gesta Dei per Francos».

MADAME DE SEVIGNE.- *Lettres* (Avant-propos de René Ristelhueber) (Aux Editions "Variétés" Montréal).

Les Editions Variétés viennent de publier une édition moderne de l'incomparable chef-d'œuvre de Madame de Sévigné, *Lettres*. Cet ouvrage est présenté dans la collection «Classique Variétés» qui comprend déjà *Trois Contes* par Gustave Flaubert, *Les fleurs du mal* par Charles Baudelaire, *Contes* par Guy de Maupassant, *Fables* par Jean de la Fontaine, *Théâtre* de Jean Racine, *Pensées* de Pascal et *Les Caractères* par Jean de La Bruyère.

Dans son avant-propos M. René Ristelhueber raconte brièvement la vie de Madame de Sévigné et fait ressortir toutes les beautés qui se dégagent de l'œuvre épistolaire de «La Marquise».

«Le style épistolaire, écrit-il, exige de la fraîcheur et de la spontanéité. Mme. de Sévigné les possède au plus haut degré.

«Cependant quel que fût son talent, il ne se serait sans doute pas pleinement épanoui sans l'amour maternel. Après deux ans de mariage, sa fille adorée, la comtesse de Grignon, devait s'éloigner d'elle pour suivre son mari, nommé lieutenant-général en Provence. Cette séparation, toujours cruellement ressentie, sera la cause d'une correspondance qui, même après plus de vingt ans, ne se ralentira jamais».

Voilà un livre pour tous, pour le foyer, pour les bibliothèques de couvents et de collèges.

ORION

Les Conférences

EN ÉCOUTANT...**MAITRE CAPSIS**

C'est au Centre Hellénique du Caire et à Eschyle-Arion d'Alexandrie que Maître Capsis parla au milieu d'une foule énorme attentive et recueillie que rehaussait de sa présence S.A.R. le Prince Héritier de Grèce *des droits et des revendications de la Grèce*.

Par une documentation historique, géologique et politique par des arguments inébranlables, par des cartes établies à différentes époques depuis les temps les plus reculés jusqu'au congrès de Berlin de 1878 il a démontré l'hellénité de la Roumélie orientale que les Bulgares par des massacres (en 1906) successifs et des déportations essayèrent de fausser.



MAITRE CAPSIS

Il soutint que le problème des revendications helléniques se pose aujourd'hui, comme par le passé, du moment que la Grèce n'a pas encore obtenu l'espace qui lui est absolument nécessaire, non pour prospérer, mais pour vivre tout simplement. Il démontra l'unité territoriale de la Thrace, de l'Haenos jusqu'à l'Égée, et l'insuffisance stratégique des frontières de la Grèce.

Faisant la comparaison des superficies cultivables en Grèce et en Bulgarie il démontra pertinemment que la proportion est de 2,5 à 3 contre sept pour chaque habitant bulgare. Aucun progrès économique et social ne pourra être réalisé en Grèce tant que chaque Bulgare aura neuf acres à cultiver et que la misère sévira en Grèce.

Tant que regnera cette flagrante injustice d'une proportion tellement grande la Bulgarie aura toujours une supériorité économique et empêchera la Grèce de respirer.

Terminant il dit que puisque pendant 500 ans d'occupation l'Empire Ottoman n'a pu enlever l'hellénité que 25 siècles ont consacrées à ses territoires, comment après 60 ans seulement les Bulgares, vassaux de la Turquie, peuvent-ils nier ces droits historiques et raciaux sur la Roumélie Orientale?

M. THÉODORE MOSCONAS

M. Théodore Mosconas, Bibliothécaire Patriarcal, fit le Vendredi, 8 Février 1946 une Communication, devant le Syllogue Scientifique Hellénique *PTOLEMEE I* d'Alexandrie sur un Ménologe Impérial Byzantin, du XIème siècle, disparu de la Bibliothèque Patriarcale et retrouvé dans une Bibliothèque privée aux Etats-Unis, moins un folio qui se trouve, ou, plus tôt, se trouvait à la Bibliothèque Nationale de Berlin. Ce Manuscrit fut soustrait et remplacé par un autre du XIVème siècle. Grâce à des indications données par les Pères Bollandistes de Bruxelles M. Mosconas se mit en communication avec les Etats-Unis et après deux ans réussit à avoir non seulement 24 magnifiques Miniatures mais aussi le Microfilm du Manuscrit précieux qui fut autrefois un des joyaux de la Bibliothèque Patriarcale, au moins jusqu'en 1895. Des projections des 24 miniatures furent données par le Conférencier devant un auditoire select de personnalités égyptiennes et étrangères d'Alexandrie. Etaient présents L.L.B.B.D.D. Les Patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, les Archevêques de Tripoli, de Leontopoli, du Mt Liban et de Maréotis, S.A.R. le Prince Héritier de Grèce, S.E. le Gouverneur d'Alexandrie, Abdul Khalek Hassouna Bey, les Consuls Généraux d'Amérique, de Grèce, de Suède, le Conseiller des Affaires Orientales du Consulat Général de France, le Grand Rabbini, Dr. Moïse Ventura, les juges Sarsentis et Modinos, plusieurs Professeurs de l'Université Farouk, en somme, des sommités de la pensée et des sciences à Alexandrie.

Le Dr. Nicolaou, Président du Syllogue Scientifique, présenta Monsieur le Bibliothécaire qui est déjà connu par d'autres communications scientifiques faites devant la Société Royale d'Archéologie. M. Mosconas parlant en français trouva des paroles exquises pour remercier LL.BB. les Patriarches, le Prince Héritier de Grèce, le Grand Rabbini et «Son Excellence le Gouverneur représentant à Alexandrie un Roi bien Aimé et sage, fils du Grand Roi Savant Fouad 1er., de pieuse mémoire» et salua en des termes élogieux cette belle manifestation Gréco-Française, au nom des milliers de Grecs vivant en ce beau pays hospitalier. La Presse a déjà souligné l'importance de cette belle Communication et nous sommes heureux qu'une fois de

plus notre excellent collaborateur et ami M. le Bibliothécaire Patriarcal, se soit montré à la hauteur de sa tâche.

M^{me} YANNA VERA

Le Centre Hellénique du Caire a eu le Vendredi 8 Février sa parure des grands jours. Poètes, intellectuels, artistes, et tout ce que la Colonie hellénique compte de mieux avaient tenu à être présents pour entendre parler, dans la grande salle du Centre, la poétesse Yanna Vera «de l'apport de la femme dans la poésie».



La poétesse Yanna Vera

L'auteur de «Narcisse» inspirée et servie par une voix mélodieuse sut garder pendant près d'une heure sous le charme de sa parole son nombreux auditoire en faisant évoquer devant lui des siècles de poésie et d'art. Des temps les plus reculés les Muses, jusqu'à la poétesse Cassiani, des «Berceuses» jusqu'aux «lamentations» et les «Contes folkloriques» Mme. Yanna Vera trouva les termes les plus poétiques pour exalter l'apport de la femme dans la poésie.

Dans notre prochain numéro nous donnerons la traduction en français de cette belle conférence que notre excellent collaborateur et ami Georges Vasdekis a bien voulu traduire pour nos lecteurs.

SEN.

UNE CONFERENCE**CHEZ M^{me} HILBERT**

La dernière réception amicale de M. et Mme. J. Hilbert fut marquée par une causerie du Major Jean Caneri, le vaillant fils de notre excellent confrère Mtre. José Caneri, qui parla de l'unité de commandos à laquelle il appartient au cours de la dernière guerre «Popski's Private Army». Avec beaucoup de modestie personnelle, il retraça les hauts-faits accomplie par cette compagnie d'hommes dévoués et animés du plus grand héroïsme, dont la contribution à la victoire finale ne fut pas de petite importance et dont l'Histoire reste à écrire un jour.

Les Conférences

SUR UN RYTHME ACCÉLÉRÉ

Pas d'erreur! Ce n'est pas là le titre d'une conférence sur la vitesse des engins volants ou sur le crescendo d'une quelconque musique. Mais, nous vivons à une époque, ou plutôt une période de l'année où tout le monde a envie de parler, où la langue est dévorée de démangeaisons. Cela n'est point nouveau. Le propre de l'homme — certains diront, surtout de la femme — est de parler autant que de rire. Comme dit l'autre: si j'ai une langue, c'est pour m'en servir.

On peut parler à soi, pour soi, de soi. Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de parler aux autres et des autres, vivants et morts. On peut encore parler pour ne rien dire, comme nous nous surprenons à le faire en ce moment. C'est pourquoi il est urgent d'en venir aux choses sérieuses.

Le Caire souffre donc d'un malaise; très léger, anodin, bénin, sans gravité; rien qui pousse au désespoir! Cependant, il existe. C'est en général le soir qu'il se manifeste! à l'heure où, comprenez qui pourra, les hommes pensent à se reposer. Alors, les hommes délèguent leurs femmes. Où? Eh bien, là où l'on cause...

Mais enfin, de quoi s'agit-il? En deux mots, voilà: Au Caire, les conférences se suivent sur un rythme de plus en plus accéléré, et alors, on ne sait plus où aller. Le temps de faire un choix, de prendre une décision, et la conférence est finie. Il arrive que deux conférences aient lieu à la même heure et qu'on brûle du désir de les entendre toutes les deux. On croit s'être décidé pour l'une d'elles, et puis, l'exorde est à peine entamé qu'on se trémousse un peu et qu'on se dit: Quand même, j'aurais bien voulu entendre Monsieur Démosthène qui doit commencer à parler là-bas en ce moment! Alors, tout est perdu, on n'écoute plus que ses remords.

Nous sommes donc là, inquiets, nerveux, trépidants, malheureux parce qu'au Caire, chacun ouvre un robinet à la même heure et que la moitié du nectar se perd.

Il faudra créer un organisme qui règle les heures d'ouverture de ces robinets.

Supposons cela fait et encore une fois venons-en aux choses sérieuses:

Ce que nous dirons des conférences maintenant est beaucoup plus l'effet du hasard que celui d'un choix méticuleux. Nous en oublierons, mais comment se rappeler, et comment tout faire tenir dans une page? Il se peut que nous laissions le meilleur. Personne n'en sera plus marri que nous.

Il est tard évidemment pour revenir sur les conférences-fleuve de MM. Guyon et Arnaldez, le premier traitant de Péguy en cinq séances, donnant le

goût de Péguy, enrichissant ses développements d'éléments personnels, lisant à merveille; le deuxième brochant un tableau sérieux, minutieux du mouvement des idées au XIX^{ème} siècle. Elles seront publiées sans doute, nous les lirons avec plus de soin encore, maintenant que nous en connaissons la valeur.

Mais, nous ne saurions non plus oublier la série ACFE, dirigée par notre ami Morik Brin. Cette année on s'est donné pour but de faire revivre ces illustres pionniers qui sont venus en Egypte après Bonaparte, mettre la terre en valeur et susciter le réveil des énergies. Nous avons donc eu cette brillante galerie des réalisateurs français plus ou moins connus, tels que Linant Pacha de Bellefonds dont M. Goby nous a entretenus le 5 décembre dernier, dans une étude complète, ornée d'anecdotes reposantes. Il était juste de ramener à la surface ce précurseur un peu trop enfoui dans l'oubli, ce voyageur doublé d'un géographe, cet ancien élève de la marine qui dressa les premiers plans des barrages du Nil, du canal et du port de Suez. Dernièrement, M. G. Dardauid évoquait à son tour la figure de Pascal Coste, moins connu encore. Il nous révèle que cet ancien élève des Beaux-Arts fonda au Caire l'Ecole Polytechnique, installa entre Alexandrie et la capitale le télégraphe Chappe, construisit pour Mohammed-Ali le palais de Choubrah, consuma ses jours dans un incessant labeur, s'en va en Perse et rentre à Marseille où, malgré une vie extraordinairement active, il atteindra l'âge de 93 ans. M. G. Dardauid, spécialiste de ces remarquables études sur l'action des pionniers français en Egypte, qui jadis nous restituait dans son atmosphère de misère physique la belle figure de Mouillard, a retracé l'existence de Coste avec une éloquence agréable, mesurée, et une ferveur sincère. Nous sommes convaincus que le Dr. Gelat qui doit parler prochainement de Clot Bey y mettra la même ardeur. Sa profession même le qualifie pour nous entretenir de ce grand médecin français d'Egypte.

Toutes les conférences données sous les auspices des ACFE ne sont pas consacrées cependant à l'évocation des réalisateurs français en Egypte. Entretiens, M. Soulon intervenait pour parler de Supervielle, ce beau poète que l'Uruguay a donné à la France et qui, pendant les années noires de la défaite française, exprima son amour à sa deuxième patrie dans une remarquable «Ode à la France malheureuse». Après avoir esquissé le portrait physique du poète, M. Soulon dégagait les traits essentiels de son oeuvre poétique et définit l'ensemble des thèmes qui l'inspirent.

Au cercle des Amitiés Françaises, c'est la figure de Paul Eluard qui sort de l'ombre. M. Morineau, qui avoue ne rien connaître de la vie du poète, retrace l'évolution poétique de l'auteur de «Capitale de la Douleur». Il fonde son interprétation sur ses goûts personnels, suit la marche d'Eluard depuis l'époque du surréalisme qui sonde l'âme des hommes au plus profond d'eux-mêmes, établit des équivalences et des correspondances nouvelles; il termine en précisant le sens des récents poèmes où Eluard se penche sur les souffrances collectives. Au cours de son exposé, M. Morineau fait de nombreuses lectures de poèmes, s'attachant surtout à nous révéler la grâce des poèmes d'amour.

Ce n'est pas tout. A l'Ewart Memorial Hall, le Dr. Taha Hussein Bey, commence un cours sur l'évolution de la civilisation arabe, s'applique en premier lieu à définir le sens du mot civilisation et à montrer l'interdépendance des pays civilisés. Aux ACFE, pour y revenir, voici M. Camille Aboussouan, Directeur des «Cahiers de l'Est» qui nous entretient d'un poète libanais Gebran Khalil Gebran, de pensée arabe, de langage français, d'expression anglaise. Ce poète se révèle peintre et sculpteur, fait profession de panthéisme, voit ses oeuvres brûlées sur une place publique de Beyrouth, s'exile à Paris, puis aux Etats-Unis.

D'autre part, le Dr. Georges Zayed, maître de conférences à l'Université Farouk 1^{er}, commémore le cinquantième anniversaire de la mort de Verlaine; il retrace la vie lamentable d'un homme doué d'une rare sensibilité, d'un homme-enfant avec ses retours de bonne conscience, d'un poète dont les accents en demi-ton sont immortels. Le Dr. Zayed eut la pensée ingénieuse de faire entendre divers enregistrements de poèmes de Verlaine, mis en musique par ses contemporains Debussy, Fauré, puis Ravel, et Reynaldo Hahn.

Pour finir cette incomplète revue, nous aurons garde d'oublier le Dr. Nequib Baladi qui, au centre d'études de Dar el Salam s'est attaqué à la question obsédante de l'existentialisme. Comme il se devait, c'est de Sartre qu'il parla principalement, car il l'a connu, et il l'a dépeint comme un homme froid et méthodique dont la philosophie n'aboutit au désespoir que pour nous engager à nous ressaisir, à voir les réalités en face et à gagner en dignité et en grandeur.

Nous n'en aurions pas encore terminé si dans ce domaine comme en d'autres, il ne fallait savoir se limiter. Hélas, les forces nous sont mesurées!

Chronique Musicale

Notes contre notes

Jeudi 10 Janvier.

Ewart Memorial Hall :

Récital de piano

Nicolas Astrinidis

Commençons, avant de donner nos impressions, par chicaner ce jeune et talentueux pianiste sur son programme. Car le programme fait partie du concert: il en est même l'élément essentiel. Ainsi, sans qu'on l'ait entendu, l'artiste se trahit on se révèle dans le papier barré de rouge ou de bleu que l'on trouve chez Papiasian.

Après ce qu'on peut appeler une simple concession aux grands maîtres venait une dégelée de morceaux très inégaux dont certains semblaient plus faits pour accompagner la déglutition d'un baba au rhum chez Groppi que pour remplir le vaisseau de l'Ewart.

Le public venu très nombreux pour admirer les ébats gracieux d'un réel talent ne s'en plaignit pas et manifesta au contraire avec vigueur sa satisfaction d'un tel menu. Ceux qui vinrent au concert avec des exigences plus grandes, une faim plus noble furent déçus.

Dans la série des morceaux à effets que Nicolas Astrinidis nous a prodigués (Chopin et Listz exceptés) le pianiste avait inséré deux compositions parties de ses doigts plus que de son esprit. Comme on a dit ailleurs avec autorité, (à l'Égypte Nouvelle dont nous saluons avec plaisir la résurrection) le talent que manifestait la musique de scène pour l'Oedipe-Roi du même auteur, on peut se permettre ici d'être sévère pour des pièces qui faites pour plaire à ceux qui aiment une agréable virtuosité n'ont rien de bien personnel. Nicolas Astrinidis est doué comme compositeur et comme pianiste. Mais il sacrifie trop au démon de la facilité. C'est pourquoi la sympathie que nous avons pour lui, nous fait crier casse-cou. Car contrairement à ce que l'on pense ici, nous croyons qu'un pianiste montre sa valeur, dans l'interprétation des classiques, et malheureusement le concert de Thiedmann Bach, la sonate de Beethoven témoignèrent constamment de l'incertitude du soliste. Le Concerto fut dit avec le mépris de toute architecture et avec la sensibilité ingénue et caressante d'un Chérubin qui jouerait du piano; la sonate fut pleine de contre-sens.

Nous croyons que ces déficits dans l'interprétation de ce jeune pianiste tiennent d'abord à ce qu'il joue trop souvent en effleurant la touche, et ensuite à ce qu'il ne sait pas phraser. Dans ce domaine là, et dans d'autres encore, il gagnerait beaucoup à écouter ses deux grands compatriotes Georges Themeli, Gina Bachauer.

Mardi 15 Janvier.

Ewart Memorial Hall :

3ème Récital Soëtens-Roche consacré à Beethoven

Les sonates pour violon et piano de Beethoven sont très difficiles à jouer.

La faute en est d'ailleurs à Beethoven qui en écrivant pour ces deux instruments à toujours sacrifié le premier au second. Ce déséquilibre dans la conception du rôle respectif des instruments rend la partie très difficile au violoniste. Car le peu qui lui est dévolu est très gauchement écrit, et quand le violon est au second plan il faut savoir rendre intéressants les ingrats remplissages que l'auteur lui a confiés. Le pianiste au contraire a la partie belle. Il l'a même trop belle si le violoniste n'a pas les moyens de s'imposer. Or les qualités du style de Robert Soëtens ne lui facilitaient pas souvent la mise en valeur de tels textes, et ces textes ne lui permettaient pas de donner toute sa mesure. Dans le final de la sonate à Kreutzer, il fut plus à son aise, et son coup d'archet précis, nerveux acéré à souhait sut faire bondir la musique comme une noble cavale. Cependant, il y eut un moment incomparable dans le concert: la dixième sonate. Là, il sut faire valoir un Beethoven que l'on ne joue jamais, un Beethoven bouleversant d'une fraîcheur et d'une audace étonnantes qui laisse bien loin en arrière le Beethoven printanier de la Sonate en fa, celui tonitruant de la sonate en la mineur. Là, il fut l'égal de sa compagne, Suzanne Roche.

Et c'est l'occasion de méditer sur ce phénomène inouï, sur la visitation de cette présence miraculeuse qu'on appelle pauvrement inspiration.

Il y a des moments où les Maîtres, qui semblent avoir déjà atteint leur plafond, sont projetés au delà d'eux mêmes et découvrent en eux des choses qu'ils n'ont jamais dites et qui les brûlent et qu'ils sont étonnés même d'avoir pu trouver.

Cela n'arrive qu'aux plus grands, ce surpassement là. Et c'est ce que nos deux magnifiques artistes nous ont fait sentir. Car une oeuvre pareille, cette sonate dixième, fait remonter à l'esprit le mot magnifique d'André Gide: «le génie, c'est le sentiment de la ressource».

Mardi 22 Janvier.

Oriental Hall :

4ème Récital Soëtens-Roche consacré à la musique

Le beau concert que nous ont donné ces artistes! Et un concert passionnant de bout en bout, suivi aussi de bout en bout par un public qui faisait

corps avec les protagonistes. Une soirée de cette qualité-là, on en a peu souvent au Caire. Il faut en être reconnaissant à ceux qui nous la donnent car elle suppose chez eux le sens du sacrifice et celui du courage.

Des trois oeuvres au programme (sonates de Milhaud, Debussy et Ravel) celle qui porta le plus fut celle de Debussy. Testament d'un grand artiste, elle traduit avec grandeur et avec pudeur la suprême mélancolie d'un homme plein de génie et qui se sent mourir. Celle de Milhaud est l'oeuvre d'un artiste à l'aube de sa vie et qui se sert pour s'exprimer d'une technique nouvelle (et hardie à l'époque) qui fait bon marché du plaisir de nos oreilles. Celle de Ravel enfin témoigne des recherches et de l'ingéniosité de celui qui de tous les modernes Français fut le plus virtuose dans son écriture. Faite de morceaux qui n'ont entre eux aucun lien, elle témoigne des différentes étapes parcourues par un musicien subtil et habile et toujours maître des émotions qui gonflaient sa sensibilité, et qui ne veut de l'émotion que son résidu décanté.

A défendre de telles musiques, Robert Soëtens et Suzanne Roche mirent un art consommé. Pas une note ne fut dite autrement qu'elle ne devait être dite; pas une inflexion qui ne fût ce qu'elle devait être. Et que dire de l'art de compenser les rythmes dont témoigna chaque interprétation? Robert Soëtens devint le magicien qui enchante à tous les coups. Quant à Suzanne Roche elle sut à cette magie créer le décor sonore qui la prolongeait.

Les oeuvres jouées avaient été introduites par un excellent exposé de M. H. Soulon. Sans pédanterie et avec un tact exquis il sut entremêler les considérations techniques et poétiques qu'il fallait. Ainsi le portique fut digne des révélations du sanctuaire.

A. J. PATRY

Reception chez Mme Stross

Au cours d'une après-midi intime chez elle, Mme. Betzy Stross offrit à ses invités un programme musical comprenant un «Quintette» de Mozart et le «Quatuor avec piano» de Cesar Franck. Ces magnifiques compositions furent interprétées avec une parfaite homogénéité par MM. A. di Dio, Ecuyer, Foringli, O. Stross et M. Mamlock. Mme. Stross tenait elle-même le piano et s'y fit applaudir par ses invités charmés, par tant de mesure dans l'exécution et de grâce dans l'accueil.

SEM.

The United Egyptian Nile Transport Cy.

TRANSPORTS FLUVIAUX

La flotte de la Société de 110 unités de tous types comprend des chalands remorqués, à moteur et à vapeur.

Magasins modernes et spacieux pour l'entreposage des marchandises à Ramleh, Boulac (Caire) et à Alexandrie.

Ateliers munis d'un équipement perfectionné
à Rod-el-Farag (Caire)

BRANCHE DE DÉDOUANEMENT

SIÈGE SOCIAL: 4, Rue Adly Pacha - Le Caire.

Succursale à Alexandrie: 3, Place Mohamed Aly

Agences dans toute l'Égypte, et au Soudan

Votre
Aperitif
rafraichissant

ZIBIB

